

**LA GLORIEUSE
RESURRECTION**

Lespen

1860: la colonisation sort du marasme

Par Mgr Albert GRAVEL, archiviste

A la session de 1849, sous le ministère LaFontaine-Baldwin, le gouvernement avait passé une mesure destinée à encourager la construction de chemins de fer ayant plus de 75 milles de longueur. Cette loi devait favoriser l'ouverture de nouveaux centres. Elle fut remplacée en 1851 par une autre qui favorisait une seule compagnie, celle du Grand-Tronc. C'est ainsi que la section de Montréal-Portland, appelée **Atlantique et Saint-Laurent**, reçut, suivant M. Galt, la somme de \$1,840,000.00. Ce chemin de fer passant par Sherbrooke devait favoriser grandement l'établissement des Cantons de l'Est.

Dans son volume **Le Canada sous l'Union**, Louis P. Turcotte rapporte un discours fait à la Chambre en 1862 par sir Narcisse F. Belleau, qui avait été mis à la tête de la colonisation et de l'immigration, par le ministre Cartier-McDonald, sous le gouverneur Lord Monck. Sir Belleau déclare que la colonisation a marqué des progrès considérables dans les dernières années, grâce à l'octroi de \$100,000 fait annuelle-



Mgr Albert GRAVEL

ment depuis 1855. De 1853 à 1862 inclusivement, 1843 milles de routes de colonisation avaient été faits dans le Bas-Canada au coût de \$536,000. En outre, pendant les sept dernières années le gouvernement avait dépensé plus de \$100,000 pour l'ouverture et l'entretien de diverses routes. "Il avait été déterminé à faire ces sacrifices d'argent par le fameux mémoire de douze missionnaires des Cantons de l'Est, rédigé par M. l'abbé Antoine Racine, et qui eut beaucoup de retentissement." (Turcotte, p. 446.)

On peut se faire une idée des progrès de la colonisation dans notre région quand on considère que dans huit comtés des Cantons de l'Est, les Canadiens français étaient en 1851 inférieurs en nombre à la population anglaise de 13,600 âmes et que dix ans après, ils la dépassent de 4,400. L'augmentation de la population française avait été de 114% et celle des autres origines de 57%. Dans l'ensemble c'était déjà un beau résultat. Pendant que M. Stanislas Drapeau travaillait à la colonisation sur la rive sud de Québec à Yatane, ce sont les missionnaires catholiques, comme M. J. B. Chartier, curé de Compton puis de Coaticook, qui multiplient les appels aux fils de cultivateurs des régions de Montréal, Saint-Jean et Trois-Rivières et aux émigrés aux Etats-Unis de venir s'établir dans les Cantons de l'Est. Dans les brochures du temps, surtout celle de M. Chartier, on trouve tous les renseignements possibles sur l'établissement des terres. A ce moment, dans notre région, le gouvernement possède un million d'acres de terre, c'est ce qu'on appelle les terres publiques ou terres de la Couronne qui se vendent au prix uniforme de trois échelins l'acre au plus. Il y a des agences à Magog, à Arthabaska, à la Chaudière et surtout celle de Saint-François dont le bureau est à Robinson (Bury) et le chef est M. William Farwell. On se rend en char à Lennoxville, de là à Robinson par la diligence. Le prix des terres dans Whitton, Marston, Hampden, Ditton, Emberton, Chesham, Woburn, Clinton, Ditchfield, Spalding est de 60 centins l'acre, ce qui fait \$60.00 pour un lot de 100 acres, payables en cinq versements annuels de \$12.00. La Compagnie des Terres (British American Land Co.) ne vend pas à prix

uniforme, mais à \$1.00, \$2.00 ou \$3.00 l'acre selon les avantages du terrain et la proximité des centres. Il faut user de prudence avec les grands propriétaires qui s'efforcent, sans disparaître, de faire oublier les procédés honteux qui ont retardé la colonisation dans le passé. En plus, il y a les terres en partie défrichées et qui sont vendues à très bas prix. Ainsi la terre d'un Ecosais, dans le comté de Wolfe, de 10 arpents sur 28, bâtie de maison et de grange, 80 arpents en culture, pour \$325.00.

Une carte accompagne la brochure intitulée: **La Province de Québec et l'émigration européenne**, publiée en 1870. C'était au moment où M. J. A. Chicoyne commençait à faire de la propagande pour l'immigration de Français. Il attirait le groupe de la compagnie des Moulins Nantais établi à Channay dans le canton de Woburn un peu plus tard. Sur cette carte nous voyons les nouveaux chemins de colonisation tracés en rouge dont le chemin de Sherbrooke par Orford vers Stukely sans atteindre Marieville; un autre chemin de Richmond vers Shefford croisant celui de Montréal en allant vers Bromé; le chemin Gosford de Sherbrooke par Duds-well va frapper le chemin d'Arthabaska-Mégantic dans le comté de Wolfe; un autre chemin se détache du chemin Gosford près de Duds-well et oblique à droite vers le lac Aylmer et va joindre le chemin d'Arthabaska-Mégantic; de ce chemin dans Duds-well se détache un autre chemin qui passe au sud du lac Louise se dirige vers la rivière au Saumon et vient frapper le chemin de Cookshire et file vers la frontière pour atteindre celle-ci un peu au sud du lac Mégantic. Quelque peu au-delà de Cookshire, nous voyons bien le chemin qui va vers

Hampden ou Victoria et l'autre vers Lingwick pour joindre la route justinienne en direction du lac Saint-François et la Beauce. Tous ces chemins sont récents et dans toute la province ce sont les Cantons de l'Est qui sont les plus marqués de routes en rouges. Comme chemins antérieurs, il y a bien le chemin Craig de 1810 par Inverness, Richmond, traversant la rivière entre Richmond et Windsor, plus près de Windsor, d'après une carte de 1824, pour passer par Sherbrooke, Lennoxville, Waterville au village de Stanstead vers Boston... et aussi le chemin de Richmond vers la Nicolet qu'on appelait chemin Port Saint-François.

Disons un mot des chemins de fer. En 1870 à l'époque de la descente des Canadiens français dans la vallée du Saint-François, il y a le Grand-Tronc dont nous avons parlé au début, de Montréal par Saint-Hyacinthe, Richmond, Sherbrooke vers Portland; un autre, de Richmond par Arthabaska vers Québec; un troisième d'Arthabaska à Trois-Rivières. En attendant la construction de voies nouvelles, le gouvernement aide la confection de chemins à lisses en bois, fonctionnant de la même manière que les chemins de fer, mais d'une largeur moindre. Ces chemins sont construits pour relier les nouveaux établissements aux grands centres. En 1870 il y a sept compagnies formées pour construire ces chemins dont une à Sherbrooke. Le coût du mille est de \$5,000, sans compter les ponts, tandis que les lisses en fer coûtent \$30,000 du mille.

A la session de 1868 la Législature de Québec a voté la loi des sociétés de colonisation. Ces sociétés ont pour buts d'activer l'établissement des terres de la Couronne, d'attirer les émigrants, de fournir aux colons les grains de semence, les provisions de bouche, les outils et instruments de travail. Le gouvernement donnera un subside égal aux contributions des membres de chaque société, jusqu'à concurrence de \$300.00.

Nous sommes maintenant arrivés à l'ouverture des paroisses qui ont formé le diocèse de Sherbrooke en 1874. Il fallait absolument connaître le mouvement de colonisation de l'époque pour comprendre le travail des curés-missionnaires de Sherbrooke, de Richmond, de Compton, de Coaticook, et de Notre-Dame de Bonsecours.

Le reniement

La mort a été remise en héritage à tous les hommes à l'instant même où ils ont fait leur apparition sur la terre. La race humaine est une race condamnée à mourir.

Le soldat meurt-il uniquement pour tenter de dérober la victoire à l'adversaire, le condamné à mort se résigne-t-il à monter sur l'échafaud pour satisfaire uniquement à la justice des hommes? De plus, s'ils quittaient leur métier d'hommes en reniant ce qui donne à la mort son sens réel, ne seraient-ils pas doublement vaincus, ne seraient-ils pas deux fois perdants?

Dans ma ville, dans toutes les villes du monde, les hommes, à coeur d'année, jouent un triste rôle: ils se revêtent du costume du renier.

Un ouvrier, la nuit de sa journée de travail, en passant dans un parc, s'est assis sur un banc public. Du clocher d'une église voisine s'échappait l'ange du soir.

Les cloches vinrent briser la rêverie du travailleur.

"Il est six heures. L'angelus... une prière apprise sur les bancs de l'école. L'ange du Seigneur annonça à Marie et... voyons, pour tant je la sais cette prière. L'ange du Seigneur annonça à Marie et... J'ai beau fouiller dans ma mémoire, plus de traces des autres paroles. En toute franchise, il y a belle lurette que je n'ai pas récité l'angelus. Lorsque j'étais écolier, la maîtresse d'école nous le faisait dire le midi. Le soir, les cloches de l'église paroissiale m'invitaient de nouveau à me recueillir. Prier, c'est un mot qui ne court pas sur la bouche des hommes d'aujourd'hui. Ce n'est pas à l'usine que les gars vont s'arrêter pour faire un bout de prière. Il est fréquent d'entendre dire: "La prière, les dévotions, c'est bon pour les petites filles et les vieilles femmes". Moi, je ne suis pas mieux que les autres. Parfois, j'éprouve bien le désir de leur montrer qu'ils ont tort de parler ainsi, mais je ne dis pas un mot, je fais le "suiveux". Nous sommes tous pareils, des seconds St-Pierre. L'histoire de cet apôtre, nous la répétons des dizaines de fois par jour. Pierre était assis dans une cour, pendant que son maître subissait des tortures et recevait des insultes des soldats de Caïphe. Il se chauffait près d'un feu lorsqu'une fille, une servante, s'est approchée de lui. Et le pauvre Pierre, lui qui quelques minutes auparavant avait juré par trois fois qu'il n'abandonnerait jamais son Maître, lui qui avait sorti son épée pour arrêter les serviteurs du grand prêtre,

il eut peur d'une question, d'une simple question posée par la servante. "Vous aussi, avait-elle demandé, vous étiez avec Jésus le Galiléen?" "Je ne sais pas, de dire Pierre, je ne comprends pas ce que tu veux dire". A deux autres reprises, il renia son Maître. C'est alors que la parole dite par Jésus l'assailit: "Avant que le coq chante, tu me renieras trois fois". Peureux, lâche... Nous aussi nous sommes tous des peureux, des lâches. A nous aussi il arrive souvent d'affirmer: "Nous ne connaissons pas cet Homme". Sur notre route, au cours de notre besogne de chaque jour, la voix d'une servante, d'une fille, se fait entendre maintes et maintes fois. "Je ne connais pas cet Homme, je ne connais pas cet Homme...". Nous savons très bien qu'il est, nous savons fort bien qu'il a donné sa vie pour l'humanité tout entière mais nous perdons lâchement le combat. Après son reniement, Pierre s'était éloigné de la cour, la tête basse, honteux et rempli de remords. Il est même rapporté qu'il avait pleuré sa faute. Nous aussi nous les regrettons, nos reniements. Mais quand viendra-t-il ce matin où nous autres hommes nous pleurerons notre dernier reniement? Le Maître les connaissait, ces peureux d'apôtres. C'est Lui qui les avait choisis. Son Pierre, Il le connaissait par coeur au point de lui confier son Eglise, de lui remettre les clés du Royaume. Ah! si demain se levait le matin de notre dernier reniement... Nous sommes si faibles, notre foi est si chancelante, j'hésite à croire que demain nous serons plus forts et plus courageux.

Dans un parc, un ouvrier, la tête dans les mains, s'efforçait de retrouver les paroles de l'angelus.

Pier Pol

Cette machine calcule par algèbre!

Par Pierre de Latil

Le pilote s'assied, et le copilote, et le mécanicien dans la cabine du gros quadrimoteur. Il met les contacts. Il lance ses hélices. Le mécanicien procède à des essais au "point fixe". Le pilote met tous les gaz, toute la puissance. Les moteurs accroissent brusquement leur vacarme. On entend bientôt les pneus quitter le sol. Dans leurs cadrans, les aiguilles vibrent, ou tournent, ou montent. Et c'est le vol.

Oui, exactement le vol. Pour le pilote du moins, qui a les yeux rivés sur ses aiguilles, qui effectue tous les actes du pilotage, qui sent l'avion lui répondre, qui doit sans cesse veiller à maintenir une ligne jaune représentant la ligne d'horizon bien au milieu d'un certain cadran noir...

Mais, pour le passager que je suis, l'illusion n'est pas la même: en arrière du poste de pilotage qui comporte exactement toutes les dispositions et tous les dispositifs du réel poste de pilotage d'un avion, il n'y a qu'une salle avec divers appareils électroniques; et, à cette salle, je viens d'accéder par un escalier de ciment; et la porte que je viens de refermer est du plus banal modèle.

Car il n'y a pas d'hélice, pas de moteur, pas de vent autour du poste de pilotage, pas de commandes au bout des commandes. Il n'y a pas d'avion, mais un "simulateur de vol" construit à même le sol dans un bâtiment dûment couvert.

Le "simulateur de vol", c'est une merveilleuse machine électronique derrière le plus véridique des décors, une machine qui reproduit exactement les conditions de vol d'un avion, et qui permet donc, aux moindres frais, un parfait entraînement des équipages, surtout lorsqu'ils doivent faire leur apprentis-

sage sur un nouveau type d'avion. Et cette magnifique machine, c'est, tout simplement, une machine à calculer. Voilà surtout pourquoi elle est importante, très importante dans l'histoire des sciences, et pourquoi elle dépasse de beaucoup le cadre d'une école de perfectionnement pour aviateurs, et le cadre même de la technique électronique.

Pour le public, une "machine à calculer" c'est une machine à compter. Mais, pour le scientifique, ces machines déjà classiques, soit mécaniques, soit électriques, soit électroniques, qui font des opérations en additionnant, soustrayant, multipliant, divisant des impulsions mécaniques, électriques ou électroniques, ce sont des machines à calculer arithmétiques. Or il existe d'autres machines à calculer, certainement bien plus importantes, dont le profane n'a guère conscience: les machines à calculer algébriques.

Tout le monde sait ce qu'est un "boulier", dit aussi "abaque". Et, en Extrême-Orient, tout le monde a manoeuvré ces boules sur des tiges de fer pour leur demander de résoudre des opérations de calcul. D'autre part, on connaît également les "règles à calcul", ces règles de bois à pièces coulissantes que les

Voir MACHINE — P 12 col 4



Comme on a pu le lire, le gouvernement français par la voix de M. Gaillard a fait des propositions pour un pacte méditerranéen. Ce pacte comprendrait tout d'abord les pays de la Méditerranée occidentale, à savoir la France (y compris l'Algérie), l'Espagne, l'Italie, le Maroc, la Tunisie, la Libye. La Grande-Bretagne avec ses bases à Gibraltar, Malte, Crète et Chypre adhérerait à ce pacte. No-

tre carte donne un aperçu de la situation politique dans la Méditerranée. On voit les bases militaires américaines et britanniques, de même que les pays de l'OTAN et ceux alliés à la Russie. L'Union Soviétique ne dispose pas officiellement de bases militaires dans l'espace méditerranéen. Toutefois, la flotte soviétique dispose de facilités en Albanie, en Syrie et en Egypte.



Ancien curé — Son Excellence Mgr Georges Melançon, évêque de Chicoutimi, qui a dirigé les destinées spirituelles de Drummondville depuis la mort de M. le curé Frédéric Tétreau en 1920, jusqu'à son élévation à l'épiscopat, le 31 mai 1940.

Histoire de Drummondville

Progrès et désastres

Par Mgr Paul MAYRAND

Nous croyons intéressant et utile de consigner ici les dimensions de cette église St-Frédéric, que nous avons récemment décrite à grands traits. Elles ne sont pas considérables, mais elles sont si bien proportionnées entre elles que l'édifice en revêt un aspect de majesté, qui répond admirablement à ses fins.

La longueur du temple, de l'abside à la porte centrale, est de 188 pieds; sa largeur, dans les transepts, est de 92 pieds; entre les murs de la nef, il n'y a que 50 pieds; la hauteur de l'église supérieure, du plancher à la voûte, est de 49 pieds; celle du pignon (hauteur extérieure) est de 76 pieds. La tour du clocher, de la base au sommet, a 135 pieds; si l'on y ajoute la croix et le oig gaulois qui le surmontent, on arrive à pas loin de 150 pieds.

L'église n'est pas spacieuse. Cependant les 1.500 places qu'elle fournit suffisent aux besoins, quoiqu'il faille, le dimanche, doubler la messe de 8 h. 30, qui est la plus achalandée. Le soubassement nous permet cette accommodation, car il constitue une seconde église, contenant à l'année la sainte Réserve et le nécessaire au culte.

Assemblées de fabrique

La reconstruction de l'église et son ameublement ne furent pas les seules préoccupations du curé dans cette décennie de 1921 à 1931, période qui fut très active à tous points de vue. La Fabrique eut beaucoup à faire, et son président, qui la personnifiait, ne manqua pas de soucis, en marge de son ministère, dans l'enchevêtrement des affaires matérielles et juridiques.

Les assemblées de marguilliers et de paroisse se succédaient drues, comme en attestent les comptes rendus, qui demandaient une minutieuse attention. Le prudent pasteur sut utiliser les talents d'un aviseur légal, sûr et dévoué en la personne d'un confrère de classe, qui, au surplus, rédigeait les procès-verbaux en bonne et due forme, sans que Me Joseph Marier ait songé à produire de comptes.

Ce généreux paroissien avait d'autant plus de mérite qu'il n'était pas encore dans le Banc d'Oeuvre. Il y entra à la fin de la décennie qui nous occupe, laquelle débuta avec M. J.-O. Montplaisir, réélu trois fois, et se poursuivait avec Messieurs Alexandre Mercure, Esdras Duhaime, Ambroise Béliveau, Olivier Blanchette, Arthur Pinard et Arthur Bérard, tous marguilliers compétents et dévoués.

Les vicaires de la paroisse

Dans ces dix ans, M. le curé

Melançon eut d'abord deux vicaires, puis trois, quatre à la fin. Pour ne pas être trop long, nous nous bornons à signaler les principales étapes biographiques de chacun des abbés qui occupèrent le poste, successivement ou simultanément, durant cette période.

M. l'abbé Zéphir Garand fit la transition entre les deux curés, demeurant encore près de trois ans avec le second.

Il eut comme compagnon de ministère le frère de M. le curé, M. l'abbé Antoine Melançon, qui, au terme de son vicariat, alla couronner ses études à Rome. A son retour, il fut nommé curé de St-Edmond, puis de St-Majorique, de St-Elphège, de Bécancour et enfin de St-Léonard. Il est docteur en théologie, docteur en philosophie, licencié en sciences sociales, vicaire forain et chanoine honoraire.

M. l'abbé Chas-Ed. Baillargeon, ancien professeur de sciences au Séminaire de Nicolet, fit quelques années de vicariat, ici et ailleurs, avant de passer à la cure de St-Joachim, puis à celle de South-Durham. Phtisique depuis longtemps, il mourut au Sanatorium du lac Edouard, le 25 avril 1941.

M. l'abbé Roméo Doucet fut vicaire ici de 1921 à 1926. Débile lui aussi, il mourut à sa première cure, celle de St-Louis-de-Blandford, le 17 mars 1936.

M. l'abbé Philippe Binette fit ici un stage d'un an. Il revint curé dans le voisinage, à St-Nicéphore, d'où il fut transféré à Aston-Jonction, où il décéda le 3 septembre 1944.

M. l'abbé Edmond Rousseau, frère de M. le curé de St-Eugène et de notre paroissien M. Lucien, fit presque tout son vicariat à St-Frédéric, où il passa douze ans. Il mourut subitement après deux années de cure, le 15 septembre 1939, à St-Louis-de-Blandford, qui avait été aussi la seule cure de M. Doucet. Voilà le quatrième ancien vicaire défunt de la série.

M. l'abbé Ernest Marier fut vicaire ici de 1922 à 1924. Il devint curé de St-Lucien, de St-Rosaire, de Wickham, puis d'Arthabaska, où il est actuellement.

M. l'abbé Ernest Poirier succéda à M. Marier et demeura vicaire à

Mgr Fulton Sheen écrit...

Le Christ a vaincu le mal

Le monde n'a jamais subi d'heure plus noire que celle qui a vu le Christ mourir sur le Calvaire. A l'époque des grandes calamités et des guerres, tout au cours de l'histoire, le monde a connu des heures sombres où le bien et le mal se côtoyaient. Mais, lors de la crucifixion, tout était noir d'un côté et blanc de l'autre. Le mal ne fut jamais si fort qu'en cette journée, car le mal suprême n'est pas de bombarder des villes sans défense et de tuer des enfants : c'est de tuer le Bien lui-même. Ayant manqué son but, le mal n'a plus jamais été victorieux.

Face au mal, le bien doit souffrir; tout comme l'amour est crucifié au contact du péché. Un Dieu qui offrit son cœur sacré à l'humanité comme l'a fait Notre-Seigneur était s'rement prêt à subir le ridicule des humains. Cependant, le bien utilise cette souffrance pour vaincre le mal. Le bien peut absorber tous les abus de la colère, de l'intolérance, de la haine, et quand même pardonner. Voilà pourquoi le Christ devait souffrir avant d'entrer dans toute sa gloire. C'est ainsi qu'il démontra au monde que le mal ne pouvait jamais plus vaincre. Conquis, même dans toute sa force et au moment de sa plus grande poussée, le mal peut encore gagner quelques batailles, mais il devra toujours perdre la guerre.

Un Confucius, un Bouddha, et même un Christ qui enseigne le bien ne peut redonner l'espoir à un monde tourmenté, divisé et blessé, si ensuite ce précurseur doit pourrir dans son tombeau. Le monde ne peut jamais être reconforté par l'humanisme, une forme de fraternité sans pleurs, ni par un Christ trop doux dont la source de ses connaissances ne se distingue pas de celle des autres maîtres et qui, au terme de la vie, tout comme ces derniers, ne pourrait pas briser les liens de la mort ni démontrer que la vérité, même écrasée, peut se relever.

Si l'homme efface Notre-Seigneur de l'histoire, quelle assurance aura-t-il ensuite que le mal ne triomphera jamais du bien? Supposons que le Christ fut un simple homme de bonne volonté ou encore le plus grand moraliste que le monde ait jamais connu, les hommes auraient-ils pu espérer le triomphe de la vertu sur le mal? Où cet homme, si grand qu'il fût, aurait-il puisé son inspiration pour le sacrifice ultime? Si celui qui est venu sur terre pour nous enseigner la dignité de l'âme, humaine, si Celui qui a défié les hommes de le convaincre du péché, qui au moment de la mort a pardonné à ses ennemis, ne pouvait compter sur une autre destinée que celle de mourir entouré de criminels de droit commun, l'homme moyen n'aurait pu s'empêcher de se de-

mander : "Si un homme de bien doit subir une mort aussi ignominieuse, quel avantage puis-je retirer d'une vie sainte?" Il ne pourrait faire rien d'autre que de réaliser que la plus grande injustice et que la plus grande des vertus ne trouvent pas leur juste récompense? Qu'on loue le maître pour ses enseignements, pour sa patience sous les coups, pour sa résignation devant les foules ameutées : ces louanges ne peuvent le rendre Maître de la vie et de la mort. Toutes ses vertus sont vaines, puisqu'elles ne portent pas leur récompense.

Il ne peut se trouver plus grande inspiration pour le monde de mener une vie égoïste, d'abuser du prochain, que le spectacle d'un homme allant crânement à la mort sans autre récompense que celle de voir ses disciples célébrer vainement la pâque. Ceux qui confondent le Christ avec un simple prédicant de la justice, détruisent l'enseignement de cette justice; ceux qui en font un précepteur de la morale détruisent tout espoir de voir un monde moralement bon. On peut admirer la sainteté, mais que penserait-on d'un Dieu qui verrait le spectacle de l'Innocence allant au gibet, qui ne tirerait pas les clous pour les remplacer par un sceptre? Ou un Dieu qui n'envairait pas un ange détacher la couronne d'épines pour la remplacer par une couronne de fleurs? Dieu peut-il se compromettre au point de dire que l'être le plus noble qui ait jamais foulé cette terre ne peut rien contre les mauvaises actions de l'homme? Que va-t-on penser de la nature humaine si le lys immaculé d'une vie sans tache peut être simplement écrasé sous la botte du bourreau romain pour être ensuite destiné à

pourrir comme toute autre fleur fanée? L'odeur n'en serait-elle pas plus nauséabonde, justement à cause de sa fraîcheur première, et ne nous ferait-elle par abhorrer le Dieu qui n'a rien fait pour sauver les lois sacrées de la vérité et de l'amour? Si la bonté doit trouver une telle fin, alors pourquoi être bon? Si la justice est ainsi maltraitée, alors survient l'anarchie!

D'un autre côté, si le Christ peut accepter le pire des sorts sur cette terre et que, par la grâce de Dieu, il peut s'élever au-dessus de sa misère; si le Maître peut mener la guerre sans autres armes que la bonté et le pardon; si le vaincu emporte la victoire, alors quel être humain peut perdre espoir? Qui est en droit de désespérer sous la défaite momentanée imposée par le mal? Qui peut perdre confiance, lorsqu'il voit, marchant dans la nuit, le Ressuscité portant ses glorieuses marques aux mains, aux pieds et au côté?



St-Frédéric trois ans. Il remplaça encore M. Marier à la cure de St-Lucien. Puis, il fut curé de St-Bonaventure et ensuite de Tingwick.

M. l'abbé Hector Joyal, à son tour, succéda à M. Ernest Poirier et resta, lui aussi, trois ans à Drummondville. Il fut curé d'abord à Ste-Hélène, puis à St-Eugène. Depuis deux ans, il est aumônier des Soeurs du Précieux-Sang, de Nicolet.

M. l'abbé Eugène Demers, frère de Mgr Adolphe, fut nommé vicaire ici la même année que M. Joyal et y resta jusqu'à la fin de 1930, il eut comme première cure St-Majorique, puis Ste-Eulalie, St-Wenceslas et enfin sa cure actuelle de Princeville.

Le dernier de cette série, M. l'abbé Bruno Poirier, fit tout son vicariat, de 18 ans (1928-1946), à St-Frédéric. D'ici il fut nommé aumônier des Soeurs de l'Assomption de Nicolet, puis de l'Hôpital du Christ-Roi. Il est actuellement curé de Ste-Cécile.

Les Frères de la Charité

Et les institutions continuent d'évoluer et de grandir. Nous repreneons celle des Rév. Frères de la Charité où nous l'avons laissée. Malgré le départ de leurs jénistes pour Montréal en 1919, ils se trouveront bientôt encore à l'étroit. L'augmentation du nombre des élèves nécessitait celle du nombre des

professeurs, qu'il fallait loger. Les Commissaires décidèrent donc d'ajouter une aile à l'Ecole Garceau. En 1924, le Collège St-Frédéric déménageait; ce qui permettait de rouvrir le Juvénat St-Joseph à une trentaine de garçons, tout en hébergeant les professeurs de l'Ecole Garceau.

L'espace ne tarda pas à manquer de nouveau. Et l'école des garçons et celle des filles débordaient d'élèves. Alors, en 1927, les Commissaires entreprirent la construction d'une école moderne pour les garçons et de transférer les filles à l'Ecole Garceau, sous la direction des Soeurs de la Présentation de Marie, qui commencèrent leurs fonctions dès septembre de la même année.

Mais l'Académie David n'était pas terminée à l'ouverture des classes. Les Frères de la Charité durent se réfugier avec leurs élèves dans une ancienne manufacture désaffectée (aujourd'hui la Holtite Rubber), pour le premier semestre de l'année scolaire 1927-1928.

En 1929, le Juvénat était contraint de se transporter derechef à Montréal, laissant toute la maison aux frères enseignants, maison qui s'appellera Résidence St-Frédéric, de même que la nouvelle académie se nommera l'Ecole Supérieure St-Frédéric.

Les Soeurs Grises

Comme les Frères de la Charité,

les Soeurs de la Charité eurent besoin de toute leur charité pour exercer leur dévouement dans les locaux presque toujours exigus. En 1930, les Soeurs Grises soutenaient trois oeuvres dans la même enceinte. Elles pourraient évoluer plus librement si l'on construisait un hôpital distinct, laissant tout le vieux couvent à l'usage de l'hospice et de l'orphelinat.

M. le curé Melançon, en pasteur prévoyant, s'était déjà porté acquéreur d'un lopin de terre appartenant à la propriété de la Commission scolaire. C'est sur ce terrain qu'il édifiera un hôpital distinct. En 1926, charitablement secondé par un prêtre très attaché à sa paroisse natale, M. l'abbé Alfred Manseau, curé de Bécancour, il acheta un hôtel vacant dans le village de St-Germain, le fit démolir, puis transporter par panneaux et pièces sur l'emplacement préparé pour y refaire la bâtisse, en l'accommodant à ses fins futures, tout autres que les précédentes...

Les généreux bienfaiteurs cédèrent la propriété, fonds et immeuble, aux Soeurs de la Charité, à la seule condition d'y entretenir un hôpital régulier. L'installation en fut terminée au début de l'année 1927, et le premier malade admis le 3 mars suivant. Convenablement équipé, le nouvel hôpital marquait un

Voir PROGRES — P 12 col 1



Lettres "Persanes"!

Plusieurs me disent souvent: Ah! moi ça me tenterait d'écrire au *Tribun*, mais c'est trop gênant, il n'y a que des "gars" et puis ils vont peut-être rire de moi". Alors cette fille (car je parle surtout pour elle) ayant peut-être un sujet assez intéressant, se contentera de lire dans le *Tribun*, — car presque toutes les filles le lisent — des écrits signés par des garçons, toujours par des garçons. Vous me direz, qu'il y a parfois des filles qui écrivent; oui, mais celles qui s'y hasardent, ce ne sont que les "phoénix" en composition et les premières de classe, pas vrai?

Alors que diriez-vous si, dans l'organisation du *Tribun*, il y avait comme sous-directeur — pour ne pas blesser ces messieurs — une fille! Oui! Une fille qui verrait à rendre la page proportionnellement étudiante (i.e. masculine et féminine).

D'après moi, cela ouvrirait le champ d'action aux jeunes filles et leur donnerait une chance d'émettre plus souvent leurs idées sur les problèmes étudiants (pas toujours bêtes) dans leur courrier étudiant.

L'an prochain, nous perdrons à "regret" notre caricaturiste de renom pour causes incontrôlables (Philo II). Pourquoi ne pas faire approuver au futur M. X. caricaturiste l'idée de vouloir se choisir parmi les nombreux talents féminins une jeune fille capable à son tour de faire passer dans ce langage si discret, quelques épines entourées de roses (et non vice-versa) à nos chers confrères si habiles dans le métier. Cela mettrait du piquant dans la sauce et ne la rendrait que meilleure.

A part ce point urgent, notre page, "messieurs", est assez bien préparée. L'habile "taet" du rédacteur nous rend une page toujours pleine, même lorsqu'il y a des "trous". Je ne voudrais pas passer parmi les "difficiles" et les "gourmandes de qualité" mais seulement vous faire part de mes impressions personnelles.

Si vous, jeunes filles, vous trou-

Injustice!

Injustice, oui, injustice! Nous, universitaires, lésés dans nos droits, nous osons revendiquer ces droits les plus fondamentaux de l'universitaire *estrien*, à savoir être reconnus comme tels par la population, et cela sans l'ingérence d'abord matérielle des enfants qui s'amuse encore avec des additions, et ensuite morale de certaines traditions suspendues au plafond bleu de l'Estrie.

Des différences!

Depuis quelque temps déjà, la populace a pu se rendre compte de la prétention de certains jeunes esprits (boursofflés sans doute par les pseudo-subtilités d'Acistophane, comme ne diraient pas ces esprits supposés "bien faits" . . .), prétention à se dire de notre classe universitaire, il est manifestement clair à l'esprit le moindrement avisé qu'il existe une différence fondamentale, foncière, essentielle même, différence qui existe autant "sur le plan conceptuel que sur le plan réel", comme ils disent, pour ne pas dire évidente, différence, écris-je, entre l'institution de haut-savoir dont nous sommes honorés de faire partie, et le petit séminaire, tradition établie sur la rue Marquette depuis 1875.

Cette différence est évidente: — Primo: Malgré nos instances, ils n'ont pas encore de reine.

— Secundo: Il est clair que la capacité du volume des pupitres est nettement inférieure à celle des bureaux employés à notre institution.

— Tertio: La moyenne d'âge

Voir INJUSTICE — P 12 col 5

vez mon idée "intéressante", j'espère que vous saurez me seconder afin de gagner, à notre manière, nos élections (ni rouges ni bleues) prochaines. "Et même je me permets d'inviter M. Fontaine et ses collègues à y mettre leur mot". Merci de votre encouragement futur . . .

CAMORO.

Mystère de Jeanne . . .

"Il n'y a pas d'explication à Jeanne. Pas plus qu'il n'y a d'explication à la plus petite fleur qui pousse au bord du fossé. Il y a une petite fleur vivante qui savait de tous temps, imperceptible graine, combien elle aurait de pétales et jusqu'où ils pousseraient, jusqu'à quel ton de bleu irait son bleu, de quel mélange exact serait son fin parfum. Il y a le phénomène Jeanne, comme il y a le phénomène pâquerette, le phénomène ciel, le phénomène oiseau. Faut-il que les hommes soient prétentieux pour que cela ne le leur suffise pas?"

C'est ce qu'écrit Jean Anouilh au sujet de Jeanne d'Arc, et pourtant . . . n'a-t-il pas créé L'Alouette?

La Comédie Canadienne, sous la direction de Gratiën Gélinas, présente actuellement dans son nouveau théâtre, cette pièce de l'écrivain français.

Comment l'auteur a-t-il réussi à faire une oeuvre originale de cette histoire de bergère si souvent représentée par un Claudel, un Péguy et tant d'autres? Ça, c'est le secret de l'artiste! Le tout nous est présenté pendant que se déroule le procès de la Pucelle. Les questions des inquisiteurs obligent la jeune fille à raconter par étapes sa vie passée; l'on remarque l'habileté de l'auteur à se servir de ce moyen qui contribue à éviter l'ennui d'une longue narration de faits déjà connus.

Cet intéressant plan se cache sous une action dramatique intense. Les idées, les scènes, le mouvement, tout s'enchaîne pour donner à la pièce son caractère attachant, captivant qui fait que, la représentation finie, l'on a peine à faire le saut de Reims, 1429 où l'on avait été transporté, à Montréal, 1958!

Il ne faut pas s'imaginer que l'Alouette n'est qu'une pièce profondément tragique. Le comique, voire même le ridicule viennent varier le ton du spectacle. L'on y trouve des passages tels que celui où Jeanne, se faisant espiègle, joue son oncle le Seigneur de Beaudricourt avec une finesse qui procure un véritable plaisir esthétique; il y a aussi des scènes où la satire contre le Dauphin est d'un comique tordant.

Le tout est imprégné d'une poésie dont le charme ne manque pas de toucher les coeurs.

Que dire des acteurs et du décor? Ce dernier, de style gothique, très bien imaginé d'ailleurs, est simple mais d'une grandeur et d'une majesté saisissantes.

Quant aux interprètes, il est inutile d'en écrire long lorsqu'on sait que les principaux rôles sont incarnés par Ginette Letondal (Jeanne), Robert Gadouas (Charles VII), le Dauphin, René Caron (Beaudricourt) ou Léo Cicéri (Warwick) . . . Il serait trop long de les citer tous, mais il conviendra de souligner que leur interprétation fut parfaite ou presque.

Originalité, valeur dramatique, poésie, bonne interprétation, font de l'oeuvre de Jean Anouilh un ensemble d'où débordent l'eurythmie, la force, le bon sens, la majesté. Bref, "L'Alouette" figurera certes parmi ces spectacles que l'on ne regrettera pas d'avoir vus.

Sylvia FORTIER,
Rhétorique, C.S.C.



Les universaux

(Petits, non-mûris, de l'Université de Sherbrooke)

Le problème des universaux (philosophie) a fait couler bien du sang dans les rues de Paris. A Sherbrooke, qui l'aurait prévu, avec seulement soixante intellectuels, ce problème a provoqué un incident qui caractérise beaucoup le souci de culture et l'esprit ouvert à la philosophie de certains étudiants. Cet événement démontre catégoriquement l'existence actuelle d'étudiants prêts, en toutes occasions, à engager leurs énergies au service des nobles causes.

Voici l'exposé du problème en question et l'incident glorieux qui a sûrement évité une grève imminente: "Certains étudiants prétentieux de leur culture, à leur dire mal reconnue, voudraient avoir la considération "d'universitaires authentiques", de la part du public. Malheureusement pour avoir cette considération, il leur faut, devant leur édifice, cette "affiche" qui indique le siège de l'Université. Imaginez-vous que les autorités de l'université n'ont fait faire qu'une seule "affiche" de ce genre et l'ont placée en avant du S.S.C.B., étant donné qu'on y trouve le Secrétariat général de l'Université, le Secrétariat de la Faculté des Sciences, des classes de l'Université, ainsi qu'un bon nombre de membres de l'Administration et des élèves de Pédagogie qui payent leur contribution à l'association universitaire, etc."

"Scandale", ont crié certains! Étant donné le degré de culture du S.S.C.B., il pourrait y avoir confusion. Leur esprit philosophique entrevoit peut-être que cette nouvelle forme substantielle, i.e., l'Université de Sherbrooke qui gère le S.S.C.B., produirait le même phénomène que l'âme humaine envers l'âme végétative et l'âme animale de l'homme, i.e. que, comme forme substantielle supérieure, elle substituerait parfaitement la forme du S.S.C.B. tout en remplissant les mêmes fonctions en plus des siennes. Ils ajoutèrent probablement: "N'en sommes-nous point nous aussi ma soeur? Point encore . . ."

Bien que sur cette "pancarte" l'on pouvait facilement voir la distinction apportée entre l'Université et le S.S.C.B. puisqu'on a pris soin de mentionner les deux institutions (plusieurs semblent ne pas l'avoir compris), ces étudiants se sont vu confisquer leur compétence! Leur compétence consistant plus dans leur titre que dans leur savoir (semble-t-il) et leur morceau de gâteau paraissant partagé au profit du cadet, ils décidèrent de conquérir leurs droits lésés, non par l'étude (capable?), mais par la force et à la nuit tombante.

Ils s'emparèrent donc de cette "pancarte", propriété de l'Université, et, la jugeant d'après son usage

Voir UNIVERSAUX — P 12 col 5

Joyeuses
Pâques

La rédaction

Amour, tu me fis voir...

(Ronsard)

Amour, tu me fis voir, pour trois grandes merveilles,
Trois soeurs, allant au soir se pomener sur l'eau,
Qui croissaient à l'envi, ainsi qu'au renouveau
Croissent dans un pommier trois pommettes pareilles.
Toutes les trois étaient en beauté non pareilles,
Mais la plus jeune avait le visage plus beau,
Et semblait une fleur voisine d'un ruisseau,
Qui remire dans l'eau ses richesses vermeilles.
Ores, je souhaitais la plus vieille en mes vœux,
Et ores la moyenne, et ores toutes deux,
Mais, toujours la petite était en ma pensée,
Et priais le Soleil de n'emmener le jour:
Car ma vue en trois ans n'eût pas été lassée
De voir ces trois Soleils qui m'enflammaient d'amour . . .

A NE PAS LIRE . . .

Mardi dernier a vu naître le mois d'avril; le mois du renouveau dans la nature, et celui, aussi, des sentiments tendres, de l'amour par exemple . . .

Dans le but de donner à la page une note plus délicate, voire même quelque chose de "sentimental", nous avons l'intention de publier hebdomadairement quelques fines poésies.

Que penser de celle-ci? . . . Ronsard était certes un maître en la matière. Mais n'aurait-il pas quelques disciples inconnus parmi nos lecteurs? Le meilleur moyen de nous en assurer, avons-nous pensé, c'est de lancer un concours de poésies. Voilà! le concours est lancé! Envoyez-nous vos poèmes; et s'ils savent faire fléchir le coeur de nos juges, ils connaîtront l'"honneur" de la publication. Un prix sera accordé à la meilleure "trouvaille".

— Ce mois-ci, pour le concours l'"Article du mois", M. Pierre Lacasse se voit décerner un magnifique volume (à son choix!) pour l'intérêt qu'il a suscité par ses récits de voyages. Félicitations!

Ne manquez pas, la semaine prochaine, "Mode Masculine!"

Bien des étudiants et des étudiantes se demandent avec appréhension si l'ECOLE NORMALE (rue Ontario) est encore FREQUENTEE; en effet, cette vénérable institution n'a pas donné signe de vie durant l'année 57-58. Drôles de phénomènes! . . .

(Hum!)

Pierre Fontaine.

L'oeuf de Pâques



Lorsqu'une jeune fille se fait appeler "oeuf de Pâques", ce n'est pas toujours parce qu'elle est faite en chocolat...; cela peut facilement dépendre de la manière dont elle choisit et surtout porte ses vêtements: chapeau rose, orné d'un plat de fruits en huit couleurs, manteau turquoise pâle tirant sur le jaune orange, blouse jaune de cadmium foncé avec fichu bleu de Prusse; jupe avec décorations de chambre de bain aux couleurs de l'arc-en-ciel et avec légers reflets de "mauve jounassé" et de "brun violette". Enfin, des souliers vert pâle tirant sur le jaune sale; c'est à peu près l'aspect que présente le type de l'"oeuf de Pâques" qu'on peut rencontrer un peu partout à la veille de Pâques et même sur le chemin du S.S.C.B.! — PS—S.V.F., ne pas confondre "oeuf de Pâques" et "oeuf tout court", nom donné aux universitaires dépolis qui ont déplacé la semaine dernière le siège et surtout la pancarte de l'Université!



Les maris ont surtout besoin d'un haut-parleur !



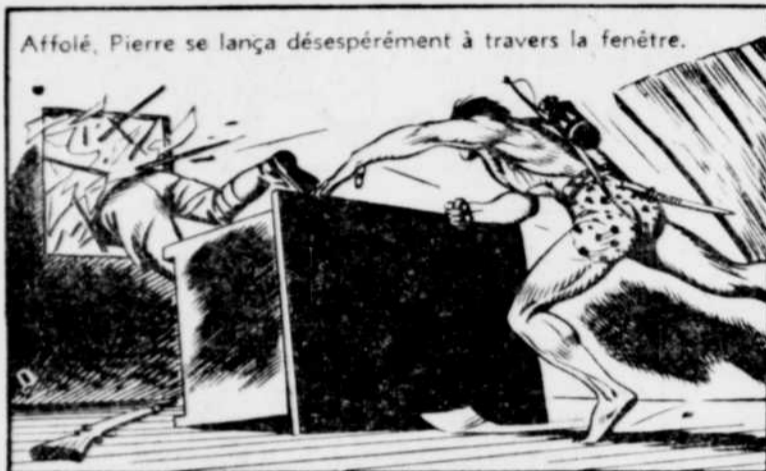
Tout le profit pour lui !



Tarzan

par EDGAR RICE BURROUGHS

Tarzan se rua triomphalement dans la cabane après avoir défoncé la porte.



LE CHAT DE CICERON

Une femme accepte bien des choses, mais arrivé au chapeau... attention!



SENTIERS INCONNUS!

ED RAPP



L'HABITAT COMMUN DU VISCACHA COUVRE QUELQUE FOIS UNE SUPERFICIE DE DEUX CENTS PIEDS CARRÉS



LE VISCACHA, UN RONGEUR DE L'AMÉRIQUE DU SUD, AIME S'ISOLER DANS SON TERRIER



PARCE QUE BEAUCOUP D'AUTRES ANIMAUX CROIENT QUE SON FOYER EST BIEN CE QU'IL LEUR CONVIENT...

LE VISCACHA VOIT DES INDÉSIRÉS MONOPOLISER UNE PARTIE DE SON DOMAINE



LES HIRONDELLES CREUSENT DES NIDS DANS LES PAROIS DU VASTE VESTIBULE PENDANT QUE LES CHOUETTES FONT LEUR NID DANS LES CORRIDORS



ET LE PIRE DE TOUS LE RENARD. ON SEULEMENT Y PÉNÈTRE, MAIS IL SE NOURRIT DES PETITS

CEPENDANT, LE VISCACHA VIT ET SE MULTIPLIE, EN DÉPIT DE NE PAS AVOIR SON PROPRE HABITAT



LES ÉLEVEURS DE BÉTAIL DES PAMPAS ONT DÉCLARÉ UNE GUERRE OUVERTE AU VISCACHA PARCE QU'IL MANGE L'HERBE DONT LEURS ANIMAUX ONT BESOIN

Ignace La MENACE

Hank Ketcham



ALLO, MARGUERITE!

ALLO, IGNACE!

PRENDRAIS-TU UNE TASSE DE THÉ?

C'EST SEULEMENT DE L'EAU, N'EST-CE PAS?



OUI!

BIEN, JE VAIS PRÉTENDRE QUE LE MIEN EST DU CAFÉ! J'ADORE LE CAFÉ!



AS-TU REÇU BEAUCOUP D'OEUF DE PÂQUES, MARGUERITE?

J'AI EU DEUX OEUF POCHÉS AVEC DU BACON!



QUOI?

JE NE CROIS PAS AU LAPIN DE PÂQUES!



VRAIMENT? MOI, IL M'A LAISSÉ UNE FOU, LE D'OEUF!

LE LAPIN DE PÂQUES?



CERTAINEMENT! C'EST D'AUTRE!

OH, IGNACE! TU ES SI NAIF!



ENCORE DU CAFÉ, IGNACE? CA NE TE FERA DE TORT, C'EST DE L'EAU PURE!

NON!



JE NE VEUX PLUS DE TON CAFÉ! TU FAIS DU MAUVAIS CAFÉ!

CE N'EST PAS VRAI!



JE FAIS LE MEILLEUR CAFÉ IMAGINAIRE DANS LE MONDE! L'ENTENDS-TU? DANS LE MONDE!



HUI! J'AI ESSAYÉ DE ME FAIRE CROIRE AU STUPIDE LAPIN DE PÂQUES!

Dixie Dugan

BY M'EVVOY AND STRIEBEL



JOS. BRAS-de-FER



LA TRIBUNE, SHERBROOK, JUDI, 3 AVRIL 1958

MICHEL FINAUD

LANK LEONARD



500
40

LES JUMELLES JACOB



JE VEUX ARRÊTER AU BUREAU DE VOTRE PÈRE ET LUI DEMANDER DE L'ARGENT!

POUVONS-NOUS VOUS ACCOMPAGNER, L'AMAN? NOUS N'AVONS PAS VU LE BUREAU DEPUIS QU'IL EST RENOVÉ!

JE ME DEMANDE SI SON BUREAU EST RÉELLEMENT CHICI!



QUE LES COULEURS SONT JOLIES!

REGARDE PLUTÔT CELLE QUI PREND LES DICTÉES DE PAPA!



J'AI COMPLÈTEMENT OUBLIÉ DE TE LAISSER DE L'ARGENT CE MATIN, CHÉRIE! VOILÀ!



AS-TU VU LA NOUVELLE ET JOLIE SECRÉTAIRE DE PAPA, JILL?

ET AS-TU REMARQUÉ COMMENT IL ÉTAIT EMPRESSÉ ENVERS ELLE, JAN?



ÇA ME RAPPELLE L'HISTOIRE D'UN HOMME QUI A ABANDONNÉ SA FAMILLE DE HUIT ENFANTS POUR ÉPOUSER SA SECRÉTAIRE ET S'ENFUIR À TAHITI!



CES CHOSSES-LÀ ARRIVENT, L'AMAN!

LA NOUVELLE SECRÉTAIRE EST CERTES RAVISSANTE!

OH, JE NE SUIS PAS PRÉOCCUPÉ!



COMMENT POUVEZ-VOUS PARLER AINSI, L'AMAN, AVEC UNE AUSSI JOLIE FILLE DANS LE BUREAU DE PAPA?

JAN A RAISON! IL DEVRAIT AVOIR TOUT JOURS LE PORTRAIT DE SA FAMILLE SUR SON BUREAU!



JE VOUS LE RÉPÈTE, LES JUMELLES, JE NE SUIS NULLEMENT INQUIÈTE DE VOTRE PÈRE!



QUE C'EST MERVEILLEUX DE POUVOIR COMPTER SUR UN MARI QUI NE SE LAISSERA PAS DISTRAIRE PAR UNE NOUVELLE VENUE!

AVOIR UNE SI GRANDE CONFIANCE EN SON MARI EST CERTAINEMENT UNE MARQUE D'AMOUR!



OUI... MAIS JE SAIS AUSSI QU'ELLE N'EST LÀ QUE TEMPORAIREMENT ET QUE LA SECRÉTAIRE RÉGULIÈRE DE VOTRE PÈRE, M'LE PRIM, REPRENDRA SON TRAVAIL DES DEMAIN!

CAVALIER ROUGE



IL PREND BIEN DU TEMPS À DÉGAGER CAVALIER ROUGE!

PEUT-ÊTRE NE VEUT-IL PAS DIRE CE QUI EST ARRIVÉ!

É! L'ENTENDEZ-VOUS? AVEZ-VOUS TROUVÉ ROUGE? EST-IL BLESSÉ?



IL REVIENT... SEUL!

HUM?



OÙ EST ROUGE?

EST-IL BLESSÉ?

LE LION L'A-T-IL EU?

LE LION EST MORT, J'AI ROUGE N'EST PLUS LÀ... ET IL N'A PU ALLER NULLE PART!



C'EST STUPIDE! JE VAIS PÉNÉTRER DANS LA CAVERNE ET LE RETROUVER! JE N'AI PAS PEUR DE LA NOIRCEUR!

ÇA NE SERVIRA À RIEN!



IL N'EST PAS ICI! J'AI OÙ A-T-IL PU ALLER!



DUCHESSE! OH, DUCHESSE! RÉPONDEZ-MOI! QU'AVEZ-VOUS TROUVÉ!

ELLE NE RÉPOND PAS!



JE VAIS ALLER VOIR MOI-MÊME! J'EN AURAI LE COEUR NET!



DIABLE! LA DUCHESSE EST DISPARUE ELLE AUSSI! J'AI... OÙ?



LA CAVERNE EST VIDE!... TOUS LES DEUX SONT DISPARUS!

J'AI PEUR, J'AI J'Y VAIS QUAND MÊME!

REVIENS, PETIT CASTOR!

DICK TRACY



Non, Mlle Egghead, j'ai le regret de dire que le champion a disparu.



J'ai enquêté près des fermiers qui avaient des poules ?



ÇA SUFFIT! Si mon coq a été dans une ferme, leur nourriture l'engraïssera et il ne sera plus bon à se battre.



Vous faites mieux d'appeler Jose à la Havane. Dites-lui de m'expédier un autre coq de combat



CONCHITA! Mlle Egghead



C'est le petit Johnny, je l'ai soigné et il est mieux.



J'ai dit à ton père de le détruire il y a une semaine.

Mais, Mlle Egghead -



Je lui ai donné des gouttes. Il peut marcher et il mange.



Il ne mangera plus! Et n'oublie pas que c'est moi qui dirige — et non pas ton père et toi.



On ne peut pas gagner d'argent avec un combattant malade! Et maintenant sors d'ici



COIN DES JEUNES

Connaissez-vous le calendrier?

Pour chaque question posée, nous vous proposons trois réponses. Il vous appartient de rayer celles qui vous semblent inexactes. Vous vérifierez ensuite.

- 1—Cette fête tombe chaque année un jeudi : L'Ascension; La Toussaint; Pâques.
- 2—Ce jour de l'année est "khô-mé" et "payé" : 11 novembre; 1er mai; 1er juillet.
- 3—Le dimanche des Rameaux précède celui de : Pâques; la Pentecôte; l'Avent.
- 4—Le printemps commence le : 15 mars; 31 mars; 21 mars.
- 5—Les jours les plus longs sont en : Juin; Juillet; Août.
- 6—L'ouverture de la chasse a lieu généralement en : Décembre; Juin; Octobre.
- 7—La fête de la Victoire est célébrée le : 8 mai; 12 mai; 1er juillet.
- 8—La St-Sylvestre est le : 1er mai; 31 décembre; 1er janvier.
- 9—La prochaine année bissextile sera : 1958; 1960; 1959.

REPOSES :

- 1—L'Ascension; 2—1er juillet; 3—Pâques; 4—21 mars; 5—Juin; 6—Octobre; 7—8 mai; 8—31 décembre; 9—1960.

COTATION ET INTERPRETATION :

- Pour chaque réponse exacte, comptez un point. Faites votre total. Si vous obtenez :
- plus de 6 : vous connaissez très bien votre calendrier.
 - entre 3 et 6 : notre calendrier garde encore pour vous quelques secrets.
 - moins de 3 : vous vivez sans vous inquiéter du calendrier.

Mots pour rire

- Deux bohèmes, qui n'ont pas dîné, rentrent dans un taudis, mourant de faim et de froid.
- Sapristi, dit l'un d'eux, j'ai la chair de poule.
- Si encore on pouvait en faire du bouillon.
- Le mariage de Lucie a été un grand désappointement pour ses petites amies.
- Les choses ne vont pas bien dans son ménage ?
- Tout au contraire : c'est justement parce que tout va bien.

Sur la route, il faut marcher!



Le cureuil Pince-sans-Rire et Pingouin Optimiste partent pour le camp. Les voici sur la route. Mais... ce dessin contient des erreurs... Il y en a huit, les voyez-vous ?

SOLUTIONS

- 1—Une fleur sur l'arbre.
- 2—Une étoile en plein jour.
- 3—L'indication "46 km" est à l'envers.
- 4—L'ombre de la borne ne touche pas celle-ci.
- 5—Le premier scout n'a pas de soulier au pied gauche.
- 6—Les deux scouts n'ont pas d'ombre.
- 7—Un champignon sur la route!
- 8—Le grand scout n'a pas d'oreilles.
- 9—L'arbre de droite laisse deux ombres!
- 10—La planche supérieure de la petite barrière n'est pas clouée.

Charades

Mon premier vit au coeur de [Pétrarque];
 Mon deuxième est une quene [d'atome];
 Mon troisième, un commencement [de cerise];
 Mon quatrième nage dans la [soupe].
 Mon tout est toujours déplaçant.
 Rép. TRACASSERIE
 — (tra-cas-se-rie)



Chez le coiffeur

— Que pensez-vous du communisme?
 Le client.— Je pense comme vous.
 — Mais vous ne connaissez pas mes opinions.
 — Non, mais vous avez un de ces instruments dans votre main.

Observation

Gaston.— Comment sais-tu que la fille fait des progrès en musique?
 Jules.— Les voisins commencent à nous regarder d'un mauvais oeil.



Reliez les points par ordre numérique



Des violents combats en Algérie — Les rebelles déploient une grande activité dans les Aurès-Nementcha. Ces derniers jours, de violents combats se sont produits près de Batna. Comme le montre notre carte, les Aurès-Nementcha forment la région montagneuse entre le chemin de fer qui passe par Batna et Biskra et la frontière tunisienne.

PROGRES

(Suite de la page 3)

progrès notable sur son prédécesseur. Il ne pouvait tout de même recevoir que 18 malades.

Les demandes augmentant sans cesse, surtout avec l'arrivée d'un chirurgien, le Dr Lane Charpentier, pour y répondre il fallut, dès l'année suivante, songer à agrandir. Une annexe à l'épreuve du feu, double du premier établissement, fut construite en 1929, par les économies des religieuses, avec l'aide de l'Etat, et inaugurée en 1930.

Progrès industriel

Ce qui poussa Drummondville de l'avant, et pour de bon, durant la décennie des années 1920 à 1930, ce fut l'établissement d'industries stables, quelques-unes d'vergure, et le développement de certaines autres déjà existantes.

Au nombre de ces dernières la plus ancienne et la plus récente méritent chacune une mention spéciale: La Cie J. A. Gosselin, qui vivait ferme depuis 1883 et faisait vivre bien des familles, passa sous la gérance de M. Adélar Bernard, en 1924, étendit notablement le champ de ses opérations et ouvrit sur l'avenir des perspectives progressistes que le succès justifia pleinement; la Butterfly fut, sinon le principe, du moins l'occasion de l'essor industriel qui s'est manifesté à Drummondville dans les dix années qui ont suivi l'installation de cette manufacture de bas de soie.

De fait, peu après la Butterfly vint la Jencakes, qui eut jusqu'à 700 employés. En 1928, cette industrie tomba sous la maîtrise de la Dominion Textile, qui donna à sa filiale le nom de Drummondville Cotton. Depuis quelques années, elle est redevenue comme naguère, tout simplement une des nombreuses unités de la Dominion Textile. Elle emploie environ 1.200 personnes.

Puis ce fut l'établissement de la Canadian H.-W. Gossard, fabrique de corsets, qui occupa l'ancienne manufacture de chemises, où se trouve aujourd'hui la Eagle Pencil. Cette Compagnie avait la réputation, très prisee de la population, de payer généreusement ses employés. Malheureusement elle cessa ses opérations en 1926, pour se transporter à Toronto.

Un peu plus tard, c'était au tour de la Dominion Silk Dyeing and Finishing à faire l'acquisition de terrains, sur l'emplacement des anciennes Forges, en arrière de la Butterfly, pour y installer ses vastes ateliers de teinturerie, lesquels commencèrent à fonctionner en 1923. En 1929, les mêmes intérêts fondèrent la Dominion Silk Printing, industrie-sœur de la précédente, qui imprime les soieries. Dans les deux firmes, il y a plus de 300 employés.

Au mois de septembre 1924, c'est à Drummondville la Louis Rossel, qui employa régulièrement 150 personnes jusqu'à ces derniers temps, alors qu'elle cédait sa place à une autre industrie, dont nous aurons à parler en son lieu.

En la même année 1924, la Marconi érigeait ces hautes tours que l'on voit de loin, de quelque côté que l'on vienne, avant d'atteindre notre ville, et établit un puissant poste de télégraphie sans fil puis de téléphonie sans fil. Ce poste est aujourd'hui la propriété de la Canadian Overseas Telecommunication Corporation. Il est situé sur l'ancien terrain de La Poudrière.

Mais c'est à partir de 1926 que Drummondville semble s'être assuré un avenir brillant dans le domaine industriel. En effet, cette année-là, la Canadian Celanese commençait la construction de ses spacieux édifices dans lesquels on produira cette soie synthétique si bien connue et appréciée dans tout l'univers. Cette usine, qui employa jusqu'à 4.600 personnes, donna l'élan principal au développement du grand Drummondville, dans tous les domaines. L'automatisation et le perfectionnement des machines ont réduit à moins de 3.000 le nombre des employés, qui donnent le même rendement.

Comme on vient de le voir, l'année 1920 a ouvert à Drummondville une ère de progrès considérables, qui eut ses répercussions dans toutes les sphères de l'activité locale. Ce qui, tout en procurant des moyens de vivre, ne manqua pas de créer des problèmes de toutes sortes. L'agglomération de ces nombreuses usines et leur rapide évolution transformèrent la ville du tout au tout, en un temps surprise, qui prit au dépourvu les citoyens et leurs édiles. Ceux-ci ne pouvaient fournir, au fur et à mesure, les utilités publiques que requerrait l'affluence de gens, qui accouraient de partout, en quête de travail.

Ce qui pressait le plus, c'était le logement. Les nouveaux venus n'étaient pas nantis comme les tortues. Ils arrivaient ici avec leur bagage et leur ambition d'y gagner leur vie, mais ils n'y appoitaient pas leur toit. Les coopératives d'habitation viendront plus tard. A cette époque, il fallait improviser.

Population

On ne sera pas surpris que, durant cette période, la population de Drummondville ait presque triplé. De 4.192, elle a passé à 11.200 en 1920. Ces nombres représentent la population de la paroisse, qui comprenait alors la ville et sa banlieue, ainsi que la campagne. Le plus vieux groupement de la banlieue date de 1913, à l'avènement de La Poudrière; c'est St-Simon. Le plus jeune, à cette époque, St-Joseph, ne remonte qu'à 1921. Voilà pourquoi ce dernier village ne paraît point dans le recensement de 1920, mais bien dans les autres. Voici le détail des recensements comparés de 1920 et de 1930:

	1920	1930
Ville	2.582	5.998
Campagne	1.048	945
St-Simon	336	1.045
St-Pierre	226	581
St-Joseph	—	2.631
TOTAL	4.192	11.200

Désastre ferroviaire

La décennie qui nous occupe (1920-1930) n'a pas manqué d'événements civils variés, heureux et malheureux. Nous ne mentionnerons que les plus importants, dans un sens comme dans l'autre. Les deux premières années ont comme pronostiqué cette dualité de fortune, surtout dans le domaine agricole. Car, en dépit de son industrialisation, Drummondville ne se désintéressait pas de l'agriculture, qui elle-même trouvait un marché de plus en plus abondant à mesure que la ville augmentait sa population.

L'année 1920 fut extraordinairement bonne sur les fermes. Tous les produits agricoles vinrent en abondance. Ce fut l'année des sept vaches

grasses, à l'instar de celle prédite par le Prophète de l'Ancien Testament. Mais les sept vaches maigres suivirent de près. L'année 1921 fut aride à l'excès. Soleil de plomb. Chaleur torride. La pluie fut si rare que la terre desséchée resta presque stérile.

Disette générale qui, à Drummondville, préparait mal à la grande épreuve de Noël, dont nous avons déjà parlé, sans dire cependant que l'incendie de notre église était l'oeuvre d'un pyromane, qui se fit ici la main pour aller ensuite brûler la basilique de Québec et celle de Sainte-Anne-de-Beaupré, puis retourner à Montréal, où il incendia plusieurs églises, avant de se faire saisir et enfermer.

Un autre malheur local marqua l'an 1921. Le pont de M. Marchand, qui avait rendu tant de services, commençait à vieillir et supportait péniblement les charges de plus en plus lourdes que lui imposait le développement industriel. Il finit par céder, la rude débacle du printemps lui donnant le coup de grâce. Conséquence: il fallut venir au bac et aux chaloupes pour communiquer d'une rive à l'autre du St-François.

Cet ennui ne pouvait se prolonger comme autrefois. D'une part, la nécessité du pont s'avérait plus impérieuse; de l'autre, les moyens d'y pourvoir n'étaient plus disponibles. Tout de même, pareille reconstruction n'était guère possible en moins de douze mois. Aussi, ce n'est qu'à l'été suivant que le troisième pont, le pont actuel, fut livré à la circulation. Ce nouveau pont fut béni le 4 septembre 1922, en la fête du Travail.

Les contretemps furent bientôt oubliés, et l'ère du progrès reprit vigueur. La Southern Canada Power, qui avait, en 1915, utilisé la Chute du Seigneur et construit les usines qui s'y trouvent, entreprit des travaux similaires, en 1924, aux Chutes Hemming. La Cie y établit des barrages considérables, qui donnent l'apparence d'un lac aux eaux comprimées en face du parc Ste-Thérèse; puis elle construisit de nouvelles usines, en correspondance avec les digues. Les turbines qui fonctionnent dans cette vaste bâtisse sont impressionnantes. Cet édifice, qui assurait l'avenir de Drummondville, méritait de recevoir les bénédictions du Ciel. De fait, M. le Curé en béni la pierre angulaire, le 26 octobre 1924, après avoir, dans une vibrante allocution, fait ressortir le sens et l'importance de la cérémonie.

L'orateur sacré avait alors évoqué, avec gratitude, le souvenir du Fondateur de Drummondville. Il eut l'occasion, trois ans plus tard, de faire l'éloge du Major Général Frederic George Heriot, lors du dévoilement de la Plaque Commémorative installée sur son tombeau, sis sur la rue Heriot, entre le vieux cimetière anglican et l'église St-George. Cette inauguration fut l'événement de l'année et l'article principal du programme des fêtes du soixantième anniversaire de la Confédération du Canada, le premier juillet 1927.

L'année suivante, l'atmosphère de Drummondville s'assombrit de nouveau, sous une avalanche de glace et d'eau qui rappela la débacle de 1862, avec de pires effets, puisqu'il y eut des pertes de vie.

Le 8 avril 1928, le Jour de Pâques à midi, les glaces de la rivière, en mouvement depuis quelques heures, se bloquèrent en aval, et les eaux refoulées montaient à vue d'oeil, s'attaquant cette fois au pont de la voie ferrée, dans ses piliers de la rive nord, dont elles désagrégèrent les soutènements et les approches, si bien que bientôt les rails restaient suspendus dans le vide.

L'Express venant de Québec était attendu à brève échéance. La masse des témoins vit le danger imminent. Notre chef de gare télégraphia à St-Cyrille de retenir le train, mais le convoi en était déjà parti... Le désastre restait inévitable. Cependant, un plus grand désastre fut évité par la présence d'espérance d'une femme de la rive nord, une dame Grondin (plus tard Mme Gistré), qui pensa d'aller au devant de l'Express, aussi loin qu'elle le put, pour signaler le péril en agitant vivement un mouchoir (ou étoffe) rouge.

Sang-froid de l'ingénieur

L'ingénieur comprit: il appliqua les freins à leur maximum, les y maintint et demeura héroïquement à son poste, sacrifiant sa vie pour en sauver une foule d'autres. De fait, la locomotive, le fourgon et le wagon à dépêches plongèrent dans la rivière, les autres voitures restant refoulées sur la rive. Une catastrophe avait été évitée par un seul passager ne périt. Mais les occupants de la locomotive, et du wagon furent tués dans la chute.

Il appert que le chauffeur sauta du fourgon qui allait l'entraîner à la mort.

Le héros de l'accident était Melvin Houston, âgé d'environ 50 ans, citoyen de Drummondville, qui avait épousé, en 1909, Hélène Robins, soeur de feu le notaire Frédéric et des Milles Marie-Louise et Annette. La veuve survécut à son mari jusqu'en 1952.

Au moment du drame, le chef des dépêches avait, dans son compartiment, la visite d'un ami, ancien employé du C.N.R. Ils furent précipités ensemble dans le gouffre de la mort.

Une quatrième victime de cette débacle fut le jeune Joyal, qui s'avanga imprudemment sur les remblais de la rive sud et fut emporté par une vague furieuse.

Plusieurs autres spectateurs virent la mort de près, en s'éloignant du danger au dernier moment.

Paul MAYRAND, P.D., curé

MACHINE

(Suite de la page 2)

ingénieurs sortent si facilement de l'effectuer des calculs. Regardons mieux ces deux machines très simples, et nous comprendrons ce que leur poche et qui leur permet, aussi, sont les deux types de calculatrices.

Dans un boulier, il y a des boules, des unités; on ne peut pas imaginer des demi-boules, des 3/5 ou 57/63 de boules. Les opérations précédentes par degrés d'échelle; on dit pour cela qu'elles sont "scalaires". L'arithmétique, c'est la science des nombres et ces machines sont arithmétiques.

Oui, exactement, le vol. Pour le contraire, il n'y a pas d'unités entières, de degrés discontinus, mais des longueurs continues. L'ingénieur lit les résultats en mesurant une longueur et en se disant: "Ce n'est pas tout à fait 2.63, mais pas tout à fait 2.64". Et si la règle est de plus grande dimension, plus précise sera le calcul. Ici, les longueurs sur lesquelles nous opérons sont réunies par des fonctions. Et si nous nous mouvons dans les fonctions, nous sommes dans l'algèbre.

Un autre exemple de machine algébrique très simple: le pantographe dont se servent les dessinateurs pour multiplier ou pour diviser les proportions d'un dessin. Un crayon suit les traits à reproduire et, à l'extrémité de bras articulés, un autre crayon trace les mêmes traits à plus grande ou plus petite échelle. Le second dessin est fonction du premier; mais cette fonction est très simple. Par exemple: dessin b = 2 dessins a.

Mais si nous passons à une autre fonction plus compliquée, la machine qui pourra l'exprimer sera, elle aussi, plus compliquée. Par exemple, x, la valeur que nous voulons calculer, est toujours proportionnellement dépendante de la valeur a; mais elle varie comme la racine carrée de b et, aussi, comme le cube de c. Notre machine devra contenir dans ses mécanismes la "loi" mathématique de cette fonction; alors sa "sortie" répondra toujours aux trois valeurs a, b et c. Nous aurons réalisé une machine algébrique capable de donner les valeurs de x pour toutes les valeurs de a, b et c. Et, naturellement, pour la réaliser nous aurons mobilisé l'électronique aux possibilités infinies.

On commence à voir ce qu'est une machine algébrique; une machine qui ne "calcule" pas des valeurs numériques, mais qui "fait" le phénomène étudié en remplaçant les éléments réels de ce phénomène par d'autres éléments plus aisément maniables. Plus exactement, elle "simule" le phénomène.

De tous côtés naissent aujourd'hui des machines algébriques qui permettent de résoudre les plus affolants problèmes où se nouent des influences diverses. Chacune de ces influences est symbolisée par une tension électrique, et toutes ces tensions agissent les unes sur les autres, se nouent, s'imbriquent comme, dans la réalité, les valeurs réelles qu'elles représentent.

Ainsi l'homme peut aujourd'hui étudier les phénomènes sans les réaliser, il peut savoir "ce qui va se passer". A condition, évidemment, d'avoir établi auparavant les "lois" mathématiques de ce phénomène. On comprend à présent ce que sont les "simulateurs de vol": chaque fois que le pilote agit sur une commande, la commande agit électriquement sur des éléments d'une machine algébrique; d'autres valeurs sont alors modifiées dans la machine qui, à leur tour, agissent sur les aiguilles des cadrans. Comme dans la réalité.

Si le pilote commet une faute,

il mettra son appareil en perte de vitesse. Et si l'instructeur veut éprouver son élève, il lui enverra — sous forme électronique — de la turbulence ou un bon "vent de côté".

Oui, l'homme sait créer une réalité... artificielle. Il se donne un merveilleux moyen d'étude. Et si demain il existe des machines à prévoir l'évolution économique, elles seront de ce type. (UNESCO)

INJUSTICE

(Suite de la page 4)

au séminaire est nettement inférieure à celle de notre institution. Ils prétendent en savoir plus long que certains d'entre nous alors qu'ils n'ont aucune expérience de la vie!

En conclusion, certains, d'ailleurs, parmi nous, se sont rendus justice eux-mêmes la semaine dernière en allant déplacer un accident qui n'était pas placé au bon endroit. Certains esprits échauffés nous ont traités de vandales, de va-nu... et d'autres qualificatifs dont nous n'oserions salir cette page. Certains même ont mis la police sur nos trousses... Quelle balade! On aura tout vu! Nous ne voulons pas la chicane ou le trouble. Au contraire, nous sommes pour la bonne entente, mais avec ceci comme condition: que justice soit faite!

Les BREBIS NOIRES qui restent.

N.D.L.R. Nous croyons que cette longue polémique—cours classique vs cours universitaire — risque à la longue d'ennuyer la majorité de nos lecteurs, et qu'en définitive elle peut causer plus de tort que de bien.

Vu que nous nous proposons comme idéal d'unir les étudiants et les étudiantes de toutes les classes dans le sens scolaire et social du mot plutôt que de rechercher les motifs de dissension, nous croyons préférable de ne pas publier d'articles de ce genre.

LA REDACTION.

UNIVERSAUX

(Suite de la page 4)

antérieur, la trouvèrent indigne de leur culture. Alors ils perdirent la "carte" ou plutôt la "pancarte" dans la rivière Magog. Si c'est ça, l'esprit universitaire, vous fîtes, Seigneurs, au S.S.C.B., en élevant cette "affiche", beaucoup d'honneur... à moins que ce soit (pour vous) une manière originale de remercier les autorités des bienfaits qu'elles vous accordent? Vous pensez leur faire plaisir ou avez-vous l'impression qu'ils travaillent contre vous? Si vous vous soulevez pour des "insignifiances" semblables, comment le public répondra-t-il à vos manifestations peut-être plus importantes. (Nous ne savons plus!) "S'ils avaient un des bourses élevées, ils auraient peut-être fait une collecte pour déménager le Séminaire au lieu de la "pancarte"! "Diminuons donc autant que possible leur influence!" etc...

Non, décidément, nous ne pouvons pas attribuer cet incident aux étudiants, mais à quelque tête chaude, plus, naturellement, des "sui-veux" et des silencieuses, les tièdes. Vu leur manque d'imagination, je leur donne quelques suggestions pour les aider à revendiquer la considération d'universitaires que nous leur devons tous. Soit de se commander des affiches chez un menuisier; soit de faire paraître leurs portraits et leurs noms dans La Tribune (vous aurez l'avantage du fort tirage d'abonnés extérieurs), nous pourrions ainsi vous saluer en ces termes: "Bonjour M. l'Universitaire." Pour les élever davantage, nous nous abaisserons en les prononçant, au niveau des élèves de première année en imitant ce "Bonjour M. l'Inspecteur." Soit encore qu'ils ajoutent un ruban rouge (danger) à leur veston pour se faire reconnaître? Si ce n'est pas par orgueil que vous avez agi, mais par esprit de destruction ou par jalousie illégitime, toutes mes suggestions sauf la dernière doivent être rejetées.

J'ai écrit ces quelques remarques, inutiles pour les étudiants mûrs, d'abord parce que je doute fort que ces "vandales" aperçoivent d'eux-mêmes leur propre condamnation dans cet acte, et pour que les nombreux étudiants sensés ne tolèrent pas que les têtes chaudes ternissent leur réputation.

Un étudiant qui ne veut pas avoir honte d'être étudiant!

Bertrand ALLARD

Spécialités de la maison

Rien ne laisse un plus délicieux souvenir qu'un bon dessert : C'est aussi votre honneur qui est en jeu. Un dessert réussi peut devenir la spécialité de votre maison, et vos invités seront désappointés si vous avez substitué quelque chose de nouveau à leur dessert favori. Essayez cette recette et peut-être l'adopterez-vous !

Si vous êtes à la recherche de gourmandises fameuses, nous vous offrons aujourd'hui ces deux suggestions; toutes deux faciles à réaliser.

Gâteau mousse :

Creusez en son milieu un gâteau éponge ou encore un gâteau des anges, et remplissez le trou avec la composition suivante :

Mélangez dans une casserole un

une tasse de crème battue avec 2 cuillères à table de sucre à glacer et $\frac{1}{4}$ cuillère à thé d'extract d'amande ou de vanille. Parsemez le tout d'amandes émincées et grillées. Pour 12 ou 16 personnes.

Napoléon :

Délayez un paquet de mélange de pudding à la vanille dans une casserole avec une tasse de lait. Faites cuire à feu moyen sans cesser de remuer, jusqu'à ce que la composition arrive au point d'ébullition. Laissez bouillir doucement pendant 3 minutes. Refroidissez.

Fouettez $\frac{1}{4}$ de tasse de crème à fouetter.

Comptez 24 biscuits graham.

Battez le pudding à la vanille jusqu'à ce qu'il devienne mou-



paquet de mélange à pudding au chocolat sucré avec $1\frac{1}{2}$ tasse de lait et 2 jaunes d'œufs. Portez à ébullition sur un feu moyen en remuant constamment. La composition deviendra très épaisse.

Retirez de la chaleur. Incorporez-y 2 cuillères à table de beurre, $\frac{1}{4}$ cuillère à thé d'extract de vanille ou d'amande et $\frac{1}{2}$ tasse d'amandes finement hachées. Refroidissez.

Quand le mélange au chocolat est refroidi, battez une tasse de crème avec deux cuillères à table de sucre à glacer. Incorporez au chocolat puis versez cette crème dans le milieu du gâteau. Placez au frigidaire quelque temps. Ensuite, placez le gâteau sur un plateau. Puis faites un glaçage avec

seux et versez dans la crème fouettée.

Étendez la crème sur trois étages de biscuits graham et couvrez avec un quatrième. Glacez le dessus avec du sucre à glacer et dessinez de petits dessins. Répétez autant de fois qu'il vous restera de la crème et des biscuits.

Refroidissez pendant 2 heures. Coupez ensuite chaque gâteau en deux avec un couteau bien aiguisé.

Glaçage au sucre :

Faites dissoudre $\frac{1}{4}$ de tasse de sucre à confectonner avec $1\frac{1}{4}$ cuillère de crème, jusqu'à ce que le mélange soit bien mousseux.

Garniture au chocolat :

Mélangez $1\frac{1}{2}$ carré de chocolat dans $1\frac{1}{2}$ cuillère à soupe d'eau chaude. Mélangez bien. Peut servir 12 personnes.



Il y a place pour les portraits de famille dans votre boudoir. Ici, on en a réuni quatre dans le même cadre qui garnissent très bien le mur au-dessus du sofa.

L'amour !

Notre premier et dernier amour est... l'amour de nous-même. — Batez.

En France, l'amour est une comédie; en Angleterre, une tragédie; en Italie, un opéra; en Allemagne, un mélodrame. — Marguerite Blessington.

Le premier soupir d'amour est le dernier de la sagesse. — Antoine Brel.

Les plus sages ne sont que des fous en amour. — Joshua Cooke.

L'amour est une île d'émotions entourée d'une mer de dépenses. — Lord Dewar.

Les jeunes gens disent: amour, argent et santé. Un jour ils diront: santé, argent, amour. — Paul Gertrud.

Nous aimons les jeunes filles pour ce qu'elles sont; les jeunes gens pour ce qu'ils promettent d'être. — Goethe.

L'amour est comme la rougeole; très dangereux lorsqu'il arrive tard dans la vie. — Jerald.

Plusieurs eaux ne peuvent éteindre la soif de l'amour; plusieurs océans ne peuvent le noyer. — Salomon.

Les yeux bleus disent: Aime-moi ou j'en mourrai. Les yeux noirs disent: Aime-moi ou tu mourras. — Proverbe espagnol.



Un grand tableau sur lequel vous collez plusieurs portraits peut se placer facilement dans une chambre à coucher.

Où placer les portraits ?

La façon de disposer des portraits dans une maison a toujours été un sujet de discussion. Il y a deux courants d'idées différents, quant à ce problème. La première solution consiste à les placer dans des cadres à pieds, de sorte que vous pouvez garnir avec vos photos le manteau de la cheminée, les tables, et les bureaux. Additionnés au cendrier, vases et lampes qui ornent habituellement ces meubles, cela crée, à mon avis un bric-à-brac terrible dans une pièce.

Il vaut beaucoup mieux intégrer vos photos à la décoration d'une pièce. Au lieu de disposer des cadres un peu partout sur les murs, groupez-les. C'est la meilleure façon de faire une agréable galerie de famille qui sera le sujet de conversation des nouveaux venus dans la maison.

Comment les encadrer :

Formez toujours une figure géométrique avec vos cadres, un carré, un rectangle ou un triangle; n'y ayez jamais au hasard. Pour vous décider, voici une façon un peu plus longue mais efficace d'obtenir le maximum de votre disposition. Taillez dans du papier la forme de vos cadres, et ajustez

ces papiers sur le mur en essayant diverses combinaisons. Vous éviterez ainsi de planter des clous inutilement dans vos murs, et vous obtiendrez un effet à votre goût.



Vos petits reconnaîtront très bien leur serviette respective, si vous placez la photo de chacun d'eux au-dessus de cette serviette.



Fernande

Jusqu'où doit aller la politesse entre époux.

Q. — Chaque fois que nous allons en soirée, ma femme en revient fâchée parce qu'elle trouve que je ne m'occupe pas assez d'elle, et que j'ai l'air de me plaire davantage avec les autres. Il me semble que je fais pourtant tout ce qu'un homme poli doit faire. Mais elle n'est pas satisfaite de cela, et il en a toujours été ainsi depuis une douzaine d'années de mariage.

Trouvez-vous que cela vaille la peine de payer des cotisations pour appartenir à des clubs et de faire des dépenses pour s'habiller et sortir pour ensuite passer la soirée en tête-à-tête avec sa propre femme? — Il vaudrait tout autant rester à la maison, n'est-ce pas? — Me donnez-vous tort ou raison?

UN MARI PARFAIT!!!

R. — Tout dépend de l'idée que vous vous faites de la politesse. Chez bien des hommes, cette politesse envers leur femme se résume à la plus simple expression. Souvent ils la pratiquent comme une contrainte plutôt qu'un plaisir.

Dans votre lettre, vous ne dites pas si votre femme vous reproche de lui manquer d'égards, ou si elle ressent l'absence de vos attentions.

Maintenant, votre deuxième question: trouvez-vous que ce soit la peine de faire de grosses dépenses et de se déplacer, pour passer la veillée avec sa femme? Oui et non; si vous dépensez des sommes d'argent pour n'importe quoi, pourquoi ne pas en dépenser aussi pour passer la soirée avec votre femme, du moment que vous avez la liberté de vous mêler au groupe qui vous intéresse; mais si vous n'avez pas le droit de parler à une autre femme, ni même de la regarder, si elle boude quand elle voit que vous vous amusez comme on a le droit de s'amuser, car, après tout, c'est pour cela qu'on va dans le monde, là, je vous donne raison: vous feriez aussi bien de rester à la maison.

D'un autre côté, si vous ne lui dites pas deux paroles, excepté pour lui répondre oui ou non; si vous passez votre temps à regarder à gauche et à droite, partout, excepté votre femme; si vous lui donnez l'impression que vous ne vous en tenez qu'aux convenances; si vous ne dansez que la première danse avec elle en préparant intérieurement votre campagne pour le reste de la soirée une fois la présente corvée terminée; en somme, si vous êtes moins galant pour elle que pour les autres femmes, elle a bien raison de n'être pas très contente, de retour à la maison.

FERNANDE.

REPOSE A "YVETTE" — Il n'y a rien de déplacé pour une femme d'appartenir à un club de ce genre puisqu'on y admet les femmes. D'ailleurs, vous n'avez pas à vous préoccuper de l'opinion de celui-ci ou de celle-là. Votre mari ne s'y oppose pas; alors, devenez membre de ce club et amusez-vous bien.

Mlle Odette Dubrue, Woburn, Co. Front., demande les chansons suivantes: Mamie, Si tu voulais mon cher amour, Une guitare au clair de lune, Tu n'as pas très bon caractère, Les amants d'un jour et Valse des Rués.

Q.—Je viens vous demander un conseil qui sera pour moi d'une importance primordiale. Je veux créer une revue de modes. Je ferai mes modèles moi-même, et je les ferai porter par des mannequins choisis. Croyez-vous que cela puisse se réaliser sans trop de difficultés financières? Dites-moi votre opinion sans aucune arrière-pensée, et quelles seraient les démarches que j'aurais à effectuer.

AVENIR PASSIONNANT.

R.—Etant donné que mes connaissances en ce domaine sont très limitées, j'ai pris des renseignements auprès de gens qui s'y connaissent. On m'a dit tout simplement que la publication d'une revue coûte très cher et que c'est une entreprise très risquée. Pensez un peu à la concurrence des grandes revues américaines...

Q.—Je suis une lectrice de votre courrier; j'ai entendu dire qu'il y avait un nouveau médicament pour faire disparaître les boutons dans la figure; j'en ai beaucoup et j'ai la figure toute marquée. Comment pourrais-je les faire disparaître? — UNE QUI A HATE DE SAVOIR

R.—Je n'ai jamais entendu parler de ce médicament. Dernièrement,

La Tribune a publié un article du docteur Alvarez à ce sujet. Il paraît que le meilleur remède ce sont les lavages à l'eau et savon, trois ou quatre fois par jour, et l'usage d'un extirpateur de boutons qui aide à faire sortir le pus ou le petit germe qu'il y a dans le bouton. Vous devriez trouver cet article dans certaines pharmacies ou salons de beauté.

Q.—Je me suis mariée à l'âge de 17 ans et j'ai eu une grosse famille. J'ai eu bien de la misère avec mon mari qui m'a laissée plusieurs fois pour courir ici et là. Il revenait des fois au bout de six mois parce que mes parents se fatiguaient de nous faire vivre et venaient à bout de le retracer, mais il ne restait jamais bien longtemps avec nous. Ce sont mes parents et la charité publique qui ont élevé nos enfants. J'ai toujours fait des concessions quand ils étaient jeunes et c'est pourquoi je consentais à le reprendre. Aujourd'hui, ils sont mariés ou gagnent bien leur vie et je reste avec une de mes filles célibataire et mon plus jeune qui a 19 ans. On serait très heureux si ce n'était encore de mon mari qui cherche à revenir vivre à nos dépens à présent qu'il est vieux et que personne n'en veut plus. Mes enfants ne veulent pas en entendre parler, mais ses sœurs à lui me disent que je suis obligée en conscience, de le reprendre parce qu'il veut revenir dans le bon chemin et que je n'ai pas le droit de le laisser seul. Lui me dit qu'il pourrait me forcer à reprendre la vie conjugale. Il profite du temps que les enfants ne sont pas à la maison pour venir faire son tour, et quand mes enfants entendent parler de cela, ils me blâment de le laisser entrer; ils disent que je l'encourage, etc. Est-il capable de nous faire encore "du train"? Peut-il obliger mes enfants à le reprendre?

Que pouvons-nous faire s'il décide de venir s'installer avec nous?

Ne pensez-vous pas que j'ai pourtant bien mérité d'avoir la paix dans mes vieux jours. Que faire? — J'AI HATE D'ÊTRE VEUVE.

R.—Votre fille célibataire n'est pas plus obligée à son père que vos autres enfants. Qu'il aille se présenter chez vos garçons mariés ou chez vos autres filles, histoire de voir ce que ça va donner... Ne vous laissez donc pas influencer par des menaces. Que peut-il faire à part de vous causer des ennuis, vous déranger et vous importuner le reste de sa vie, ou de la vôtre, comme il a toujours fait. S'il était en mesure de vous faire vivre, il faudrait bien que je vous dise que c'est votre devoir de le suivre, mais il n'en est plus question puisque c'est lui qui n'est plus capable de gagner sa subsistance, ni de courir après les autres femmes. Il lui faudra expier son passé... il l'a bien mérité.

Q.—Que pensez-vous d'une femme qui tient un bureau de poste dans une petite campagne et qui se permet de fouiller les paquets ainsi que des lettres importantes. Les gens en ont toujours eu pitié parce que son mari est malade et qu'ils ont besoin de gagner, mais c'est choquant quand même. Devrais-je l'avertir, ou la rapporter?

R.—Cette personne sait très bien qu'elle se rend coupable d'une grave offense, et que si son cas était rapporté, elle serait immédiatement congédiée. Vous n'êtes pas la seule à vous plaindre de ses indiscretions, alors à votre place, je l'avertirais que vous avez des preuves de sa mauvaise conduite, et que vous êtes déterminée à tout rapporter aux autorités à la prochaine offense.

Q.—Mes parents me défendent de sortir les soirs et les fins de semaine. J'ai 15 ans. Je me suis vengée car j'ai connu un garçon de 16 ans et il me fréquente en cachette. Je suis enceinte de lui et je comprends maintenant pourquoi mes parents ne voulaient pas que je sorte; ils disaient que les jeunes filles sont trop facilement excitables. Je regrette mon péché, mais il est trop tard. Dites-moi quoi faire; m'en aller, ou le dire à mes parents... J'attends votre réponse. — IDIOTE.

R.—Vous savez bien que vous n'avez pas le choix; il faut le dire à vos parents. Avez-vous vu un médecin pour être bien sûre de ne pas vous tromper? Attendez d'être bien certaine pour ne pas inquiéter vos parents inutilement.

Q.—Je veux faire peindre un salon double, murs et plafond? Un mobilier rouge framboise et une chaise grise, un tapis gris avec un peu de rouge, des draperies grises avec fleurs rouges. Le deuxième salon, contient des meubles vert lime, chaise grise, tapis vert et gris, boiserie vert pâle. J'apprécierais vos suggestions: UNE QUI VEUT SAVOIR.

R.—Je ferais des murs vert foncé avec des boiseries blanches et plafond gris perle là où vos meubles sont lime, et d'une teinte de gris-bleu dans la pièce où vous avez de meubles et tapis rouges.

Q.—Je vous fais parvenir cette recette demandée par Suzon pour effacer les marques de stylo à bille sur une poupée. J'ai réussi pour ma part sur une poupée de Vinyl en appliquant des corps gras: huile, cold cream, graisse domestique, glycérine, etc. J'ai même essayé de la térébenthine et de la cire à plancher. Les marques ne sont pas disparues tout de suite, mais au bout de quelque temps, j'ai retrouvé la poupée bien nette, tout le barbouillage était rentré à l'intérieur.

R. Merci au nom de cette lectrice.

Q.—Je vais essayer de vous exposer mon cas le plus adéquatement possible.

Je suis âgé de 19 ans; il y a environ trois semaines, mon père m'a fait cadeau (promis depuis long-

temps), d'une Chevrolet convertible 1938. Je demeure ici depuis septembre dernier afin de poursuivre mes études, et j'ai rencontré une jeune fille du nom de Micheline, qui me plaisait beaucoup et qui me plaît encore.

Mais, voici que depuis que j'ai mon auto, sa mère ne veut pas qu'elle me fréquente; c'est dommage! Je ne sais pas pourquoi. Alors, comme tous les autres garçons feraient à ma place, je l'ai laissée et j'en ai rencontré une autre. Au point de vue physique, on ne peut pas demander mieux. Mais son caractère ne me plaît pas autant que celui de Micheline; sans compter qu'elle est très affectueuse, un peu trop pour moi, car j'aime les jeunes filles qui se respectent.

Je vous avoue sérieusement que je suis prêt à laisser mon auto devant la porte pour fréquenter Micheline qui, j'en suis sûr, m'aime beaucoup, et moi je ne puis l'oublier. Mais si je pouvais garder l'auto et avoir celle que j'aime, je serais au comble de mon bonheur.

De quelle façon me conseillez-vous de procéder pour convertir la BELLE-MÈRE qui n'a sans doute pas confiance en moi? Ou bien, pour noyer mon chagrin, me conseillerez-vous de quitter la Reine des Cantons de l'Est pour aller étudier ailleurs?

FLAMMECHE

A.—J'ai vu des problèmes plus angoissants et plus difficiles à résoudre surtout. On dit souvent qu'on ne peut pas tout avoir, et, en effet, j'ai toujours constaté que tout ce qui a de la valeur, comme Micheline par exemple, exige son prix. Quand on désire une chose, il faut toujours faire le sacrifice d'une autre chose pour l'obtenir. Cependant, dans votre cas, comme dans bien d'autres, il y a peut-être moyen de faire un compromis: emmenez la belle-mère avec vous, quand vous aurez envie d'aller faire un tour à la campagne avec Micheline.

Et surtout n'allez pas nous quitter en croyant noyer votre chagrin plus vite ailleurs; les chagrins, ça nous suit toujours, et de plus, il n'y a pas de plus beaux paysages et de plus belles routes pour se promener en auto, même avec la belle-mère. Et peut-être qu'en suivant mon conseil, vous finirez par être capable de sortir avec Micheline tant que vous voudrez. Puisque vous l'aimez tant, ne reculez pas devant le premier obstacle, et, s'il le faut, laissez votre auto à la porte, et passez vos soirées sur le divan du salon. Si vous êtes réellement amoureux de cette jeune fille, vous devriez préférer cela à des randonnées nocturnes en auto, même en compagnie de jeunes filles trop affectueuses.

Conseils d'un prêtre à celle qui a signé "LOIN DU BONHEUR".

En votre dernier courrier, j'ai remarqué le problème de cette correspondante qui se désole du fait que son époux est un buveur incorrigible.

Si vous pouviez revenir sur le sujet, conseillez-lui de voir un prêtre, par exemple M. l'abbé Réal Lareau, aumônier diocésain des Cercles Lacordaire qui a son bureau au Centre diocésain, en arrière de l'Archevêché, rue Académie.

M. l'abbé Lareau conseillera à son mari d'aller à la Clinique Dendrémé à Québec. Monsieur y passera un bon quinze jours et il en reviendra très heureux. La clinique Dendrémé de Québec fait des merveilles. Je pourrais en témoigner. De plus, que "Loin du Bonheur" sache que l'on pourrait affirmer que son mari a du cœur et aime ses enfants. Il est le premier à gémir sur sa triste passion de boire. Je lui suis certain qu'il aimerait mieux ne pas être un buveur.

Je lui souhaite de réussir à persuader son mari d'aller voir l'abbé Lareau. Celui-ci sera très accueillant. Avec bonté, il dira à votre mari ce qu'est la clinique Dendrémé. S'il est pauvre, ses amis peuvent lui prêter l'argent pour faire le voyage et acquitter les frais de séjour. Ce sera de l'argent bien employé. Le mari de "Loin du Bonheur" reviendra transformé. Il restera fragile, mais sentira en sa vie une possibilité de pouvoir réussir à vaincre la passion de boire.

Qu'elle ne quitte pas son mari mais qu'elle trouve moyen de le conduire au prêtre dont j'ai mentionné le nom, et madame verra que le bonheur se rapprochera d'elle.

R.—Je vous remercie, M. l'abbé, de ce renseignement et des bons conseils que vous donnez à cette pauvre femme.

Q.—Je dois me marier cet été; devrais-je inviter mon patron à mes noces. Mes parents ne le connaissent pas. Une jeune fille doit-elle, si elle en est capable, offrir un cadeau à son futur à l'occasion de ses fiançailles et des noces?

Je suis encore jeune et mes cuisines commencent à plisser; que faire pour y remédier?

Quelles couleurs me vont le mieux; je suis brune aux yeux bleus? Dois-je envoyer une carte postale à mon patron durant mon voyage de noces, ou lui apporter un petit souvenir? — BOUCLES BLONDES

S.—Vous ne devez pas inviter votre patron ni lui envoyer de carte, ni lui apporter de souvenir; juste une carte de remerciements, comme aux autres, s'il vous fait un cadeau de noces.

Il n'y a pas d'objection à ce qu'une jeune fille fasse un cadeau à son fiancé, soit à l'occasion de leurs fiançailles, ou même "de noces", si elle le désire.

Je regrette ne pouvoir vous conseiller quoi que ce soit pour remédier à l'état de vos cuisines car je n'ai jamais entendu parler de rideau ou de plis sur les cuisines; à moins que vous vouliez quelques conseils pour raffermir les chairs; dans ce cas, il n'y a que la culture physique.

Les brunes aux yeux bleus portent ordinairement avec avantage toutes les nuances du bleu et les pastels. Le noir et le blanc leur conviennent également.

Q.—J'ai beaucoup de pellicules et mes cheveux tombent beaucoup. Je me lave les cheveux toutes les semaines, et sans résultat. Pouvez-vous me recommander un autre moyen? Est-ce que les cheveux repoussent plus vite si on les coupe en pleine lune? Connaissez-vous un moyen de faire pousser les ongles? Pourriez-vous me donner un moyen de faire disparaître les boutons dans la figure? Pourriez-vous me donner le nom de l'Hôpital des Poupées à Montréal? — COQUETTE.

R.—Contre les pellicules, le broissage du cuir chevelu est un des meilleurs traitements. Brossez-vous les cheveux et le cuir chevelu pendant 10 à 15 minutes tous les jours. Si vos cheveux sont cassants, appliquez une de ces crèmes capillaires à base de lanoline. Il y en a plusieurs marques sur le marché. Je ne crois pas qu'on puisse faire pousser les cheveux et les ongles à volonté; il faut leur donner le temps.

Pour faire disparaître vos boutons, lavez-vous la figure à l'eau tiède et au savon, au moins trois fois par jour. Je crois bien qu'il y a quelque chose de déficient dans votre régime alimentaire pour avoir tous ces ennuis à votre âge, et c'est par là qu'il faudrait commencer. Quant à l'adresse de l'Hôpital des Poupées, celle que je connaissais n'existe plus. Si quelqu'un en connaît une autre et veut bien nous la faire parvenir, je la publierai à votre intention.

Q.—Je voudrais savoir si les hommes remarquent beaucoup les jambes arquées? Est-ce que ça frappe beaucoup leurs yeux? Que faut-il pour avoir une cheville mince? J'ai souvent de grosses veines aux pieds et j'ai mal aux jambes; je ne sais pas comment faire disparaître cela. Aidez-moi car j'ai tout dans les jambes.

COEUR PEINE.

R.—Je vous dirai bien franchement que les hommes ne m'ont jamais fait de confiance au sujet des jambes arquées. D'après mes observations personnelles, j'ai constaté qu'il y avait des femmes aux jambes arquées qui s'étaient trouvées des maris bien charmants. C'est donc que certains remarquent les jambes arquées, mais ça n'a pas l'air de leur déplaire.

Je serais porté à croire que la condition de vos chevilles et de vos pieds dépend de votre état de santé, et je vous conseillerais de voir un médecin, surtout si vous avez mal aux jambes.

Q.—Pourriez-vous s'il vous plaît me dire quel devrait être mon poids normal? J'ai 18 ans, pèse 125 livres, mesure 5 pds, 7 pds. 36-25-36. J'aimerais devenir mannequin. Dites-moi où je pourrais m'adresser et ce qu'il faut faire pour devenir mannequin.

BLONDE.

R.—Votre poids est normal pour votre grandeur et vos dimensions. Vous pourriez trouver une adresse d'école de mannequins dans certains journaux de Montréal; il ne m'est pas permis de vous donner ici ces adresses, qui sont du domaine commercial. Je crois aussi qu'en écrivant à l'École des Arts et Métiers, on pourrait vous renseigner à ce sujet. Vous trouverez l'adresse dans l'annuaire du téléphone. Pour devenir mannequin, il faut d'abord avoir le physique requis, des aptitudes naturelles, et de la chance.



Noir ou marine?

Les deux ont lutté pour obtenir la suprématie dans les collections de printemps.

Oleg Cassini a dessiné ce fourreau sans manches en mohair marine, avec col de toile blanche, lequel est complété par une jaquette à la taille ornée d'une double rangée de boutons.



Ce fourreau de lainage de soie et petit point noir a été très remarqué lors des revues de mode new-yorkaises. La robe a des boutons de cuir verni noir sur le côté gauche, et de jolies pattes ornées de frange, au cou et à la taille.



Oleg Cassini a suggéré pour le printemps cette robe fourreau de crêpe noir (illustrée ci-dessus), agrémentée d'un profond décolleté en V fait de chiffon noir sur un chiffon de ton chair.

A gauche, voici une création de Maurice Rentner. C'est une robe de bal en chiffon corail, avec corsage plissé, jupe large bouffante et bordure plissée de chiffon corail.

Ben Reig a présenté cette robe cocktail, à droite, à la collection de printemps. Faite d'une fine marquisette de soie, elle a une encolure au cou nouée d'une boucle, des manches kimono trois-quarts et une jupe très large.



L'emblème qui a créé tant de belles luttes

Lord Stanley, le gentilhomme qui donna au hockey son trophée le plus débattu, n'a jamais assisté à une joute pour la Coupe Stanley. Il était amateur de hockey, mais il n'a jamais pensé que la pièce d'argenterie qu'il achetait pour 10 livres (\$48.) en 1893 deviendrait un symbole de suprématie mondiale. Il fut l'un des rares gouverneurs généraux qui montrèrent plus qu'un simple intérêt pour le sport.

La coupe, qui surplombe maintenant une colonne d'argent de 36 pouces, a été la vedette de maintes situations comiques et sensationnelles. Elle est de sept ans plus ancienne que la coupe Davis et d'un an plus vieille que la coupe Temple, emblème du championnat des séries mondiales de baseball.

Petite histoire

La petite histoire de la coupe nous dit qu'elle fut un jour abandonnée dans un puits de gravier, par un membre de l'équipe championne, qui était en fête. Elle fut retrouvée le lendemain sur le canal Rideau qui, heureusement, était gelé.

Elle tomba d'une automobile et roula dans une rue de Montréal.

Elle manqua encore de disparaître en 1907 quand un membre de l'exécutif des Thistles de Kennora voulut la lancer dans le lac Woods. Choqué par une décision de la ligue au sujet de l'éligibilité de deux joueurs, il quitta l'assemblée avec la Coupe sous son bras et se rendit sur le quai. Un compromis fut annoncé et il retourna à l'assemblée.

La coupe a traversé le continent aux moins douze fois, créant plusieurs incidents sur son passage.

Une équipe voyagea même plus de 4,000 milles par traineau à chien, bateau et chemin de fer dans l'espoir de la gagner. Une autre quitta la glace pour protester contre une décision de l'arbitre durant la joute et refusa de continuer la série.

Histoire de la coupe

Lord Stanley, qui quitta le Canada pour retourner en Angleterre avant que la coupe ne fut disputée pour la première fois en 1893, ne s'attendait pas que son trophée prendrait tant de prix, lorsqu'il é-

crivit le 18 mars 1892 qu'il aimerait présenter un trophée pour le championnat amateur du Canada. Depuis le dernier demi-siècle, le trophée est la propriété des professionnels.

A compter de 1890 et jusqu'à 1910, les équipes étaient supposées être composées d'amateurs, mais comptaient de un à quatre professionnels dans leur alignement. Ce fut la fin des compétitions entre amateurs et pseudo-amateurs, en 1910, lorsque l'Association professionnelle de hockey prit le trophée en main. En 1917, lorsque fut formée la ligue Nationale, les champions de la NHA disputèrent la coupe aux champions de la PCL jusqu'à 1927 alors que la coupe devint la possession de la NHL.

Les amateurs ne laissèrent pas la coupe aux professionnels sans lutter. Leur organisation, l'Association de Hockey Amateur du Canada, défendit l'infiltration de joueurs à salaire dans ces équipes et demanda, ni plus ni moins, que la coupe soit retournée au hockey amateur comme originellement.

Eventuellement, un autre gentilhomme Sir Montague Allan, de Montréal, fit don de la coupe: Allan pour les amateurs, en 1908. Jusqu'à 1911-12 la coupe Stanley avait peu de signification dans le monde du hockey, mais bientôt elle devint le plus puissant trophée du hockey canadien.

Depuis la fin de la seconde guerre, on s'est efforcé de rebâtir les équipes à cause des dérangements

causés par le service militaire. Toute l'histoire de la coupe a été dominée par Montréal, Detroit et Toronto. Bien qu'en 1947, Toronto l'emporta durant trois années consécutives, c'était un record moderne, mais non pas nouveau. Les Victoria, de Montréal, avaient accompli le tour du chapeau, en 1897-8-9, les fabuleux Silver Seven, d'Ottawa, en 1903-4-5, et les Wanderers, de Montréal, en 1906-7-8.

Les amateurs de hockey moderne aiment croire que les joueurs d'aujourd'hui sont meilleurs que ceux d'hier. Les conditions du jeu ne sont pas les mêmes.

Les succès de Detroit, Montréal et Toronto sont basés sur les développements de grands joueurs tels que Gordie Howe, Red Kelly et Ted Lindsay (vendu au Chicago en 1957), pour les Red Wings; les Richard, Doug Harvey, Jean Béliveau et Geoffrion, pour les Canadiens. Les Leafs n'ont pas produit de grandes étoiles mais ils ont construit leur équipe en utilisant des hommes des forces armées, bien décidés à jouer du hockey professionnel. Ils furent inspirés par Syl Apps, Ted Kennedy, Turk Broda et par feu Alex Barilko.

Certains perdirent de l'argent pour le simple privilège de participer aux séries pour la coupe Stanley. Les règlements contrôlant la coupe Stanley n'étaient pas les mêmes qu'aujourd'hui. On jouait une joute, ou un 2 dans 3, ou encore deux joutes, au total des buts. Certaines joutes pour la finale de la coupe furent jouées en décembre, d'autres en janvier, février et mars.

Premier gagnant

Le premier vainqueur de la coupe de Lord Stanley fut l'un des trois plus vieux clubs de hockey au monde, l'équipe de l'Association Athlétique de Montréal. Le club MAAA, formé en novembre 1884, remporta le championnat de l'Association Amateur de hockey du Canada et eut l'honneur d'être la première équipe à voir les noms de ses joueurs inscrits sur la coupe. Le MAAA remporta le titre à nouveau en 1894 et le 22 mars à Montréal, sur la vieille patinoire Victoria, où la première joute pour la coupe Stanley fut disputée. Les Capitals d'Ottawa étaient leurs adversaires.

Montréal l'emporta au compte de 3-1 dans une joute sans punition. Le pointage était de 1-1 dans la première moitié. Le premier but de l'histoire de la coupe a été compté par Chaucey Kirby après 7 minutes de jeu. Archie Hodgson, de Montréal, égalisa le pointage 12 minutes plus tard et neuf minutes après le début de la seconde moitié Bill Barlow compta le but gagnant. Hodgson compta le but final neuf minutes après ce but.

Les Vics de Montréal prirent possession de la coupe en 1895, remportant le championnat de la AHA. Ils remportèrent aussi le championnat de l'Est, l'année suivante, mais furent arrêtés dans leur marche vers deux triomphes consécutifs par le Victoria de Winnipeg, qui gagna 2-0, le premier blanchissage de l'histoire de la coupe.

Les Vics de Montréal remportèrent la coupe les trois années suivantes. Ils battirent le Winnipeg le 30 décembre, au compte de 6-5 pour reprendre la coupe. La joute comptait pour la compétition de 1897.

En 1897 les Vics de Montréal défaisaient les Capitals d'Ottawa au compte de 15-2 dans la première joute au total des points pour se voir concéder la série.

Aucune compétition n'eut lieu en 1898. La première joute véritablement rude de l'histoire prit place en 1899, à Montréal, alors que les Vics de Montréal affrontèrent les Vics de Winnipeg. Montréal remporta le trophée pour la troisième année consécutive mais la première joute fut marquée de sang, de batailles et de larmes. La série ne fut pas terminée. Les joueurs de Winnipeg regagnèrent leur demeure sans la coupe et en colère. Vingt



Frederick Arthur Preston, lord Stanley, donateur de la fameuse coupe qui porte son nom, fut gouverneur du Canada de 1888 à 1893. Il mourut en 1908 en Angleterre, sans avoir jamais vu une joute de hockey!

ans plus tard, la série devait à nouveau rester en suspens alors que l'épidémie de grippe espagnole terrassait Joe Hall à Seattle.

En 1900, les Shamrock de Montréal affrontèrent les Vics de Winnipeg dans un 2 dans 3. Winnipeg remporta la première joute 4-3 mais perdit la seconde et la troisième 3-2 et 5-4. Aucune punition ne fut infligée pour la seconde fois dans l'histoire de la coupe.

Premier champion américain

En 1917, juste avant la formation de la NHL, les Metropolitans de Seattle défaisaient les Canadiens 3 parties à une dans une série de 3 dans 5. C'était aussi la première fois qu'un instructeur américain dirigeait une équipe championne. Pete Muldoon dirigeait l'équipe. La suprématie de l'Est ne fut plus interrompue entre 1915 et 1925. En 1915, les Millionnaires de Winnipeg avaient battu les Sénateurs d'Ottawa par 6-2, 8-3 et 12-3. En 1925, les Cougars de Victoria ramenaient la coupe dans l'Ouest en défaisant les Canadiens 5-2, 3-1 et 6-1. Les Canadiens avaient gagné la troisième joute 4-2.

Trois équipes s'étaient partagé le trophée dans l'Est. Les Canadiens avaient gagné en 1916 et 1924, Toronto en 1914, 18 et 22, et les Sénateurs en 1920, 21 et 23.

En 1924 deux nouvelles équipes firent leur entrée dans la NHL. Les Bruins de Boston et les Maroons de Montréal obtenaient leur franchise dans le circuit. Les Maroons devaient remporter la coupe en 1925 pour écrire la dernière page dans les compétitions Est-Ouest. La série fut disputée avec les Cougars de Victoria. Un jeune professionnel, du nom de Nels Stewart, après avoir marqué 42 points en une saison de 36 joutes, compta six buts contre les Vics. Une autre étoile de la série fut le gardien de buts Praying Clint Benedict qui a blanchi les Cougars à trois reprises 3-0, 3-0 et 2-0. Victoria remporta une seule joute 3-2.

Nouvelle ère

La scène du hockey devait évoluer rapidement après cette série. C'était la dernière fois, pour les dix prochaines années que deux équipes canadiennes s'affrontaient pour la coupe Stanley. C'était aussi la fin d'une rivalité nationale; la coupe n'était plus disputée entre les différentes ligues rivales. La coupe Stanley devenait la propriété de la NHL.

Les dix clubs qui composaient la ligue étaient divisés en deux sections. La section américaine comprenait les Rangers de New York, Bruins de Boston, Black Hawks de Chicago et les Cougars de Detroit, plus tard Falcon et maintenant Red Wings et les Pirates de Pittsburgh.

Dans la section canadienne, on

comptait les Maple Leafs, (l'ancien St-Pats sous une nouvelle direction), les Sénateurs d'Ottawa, les Canadiens et les Maroons de Montréal et les Américains de New York.

Cette situation exista jusqu'à 1942 alors que la ligue s'organisa avec les six présentes équipes. Dans l'intervalle les franchises étaient transférées à Philadelphie, tandis que St-Louis et d'autres équipes se retiraient. Au début, six des équipes se rencontraient pour se disputer la coupe. Chaque club jouait 44 joutes. Même en 1939, alors que la ligue fut réduite à 7 équipes, six demeurèrent dans les éliminatoires. La situation demeura telle qu'elle qu'à 1942 alors que seulement six équipes restaient dans le circuit. Les compétitions furent réservées aux quatre premières équipes.

Dès la première série du hockey organisée, soit en 1927, les Sénateurs d'Ottawa eurent raison des Canadiens de Montréal par 4-0, pour ensuite annuler 1-1, dans deux joutes au total des points.

On vit de superbes joueurs dans les premières séries: Jack Adams, King Clancy, Cy Dennemny, Hec Kilrea, Frank Finnigan, Frank Nighbor et le borgne Alex Connell dans les filets. Ces joueurs faisaient partie de la dernière équipe d'Ottawa à remporter la coupe Stanley.

Les Bruins dirigés par Eddie Shore remportèrent la coupe en 1929 jusqu'à 1942 alors que seulement 6 et 1939. Les Rangers — avec Lester Patrick — s'étaient construit une formidable machine de hockey. Ils remportèrent les séries de 1928 et 1933.

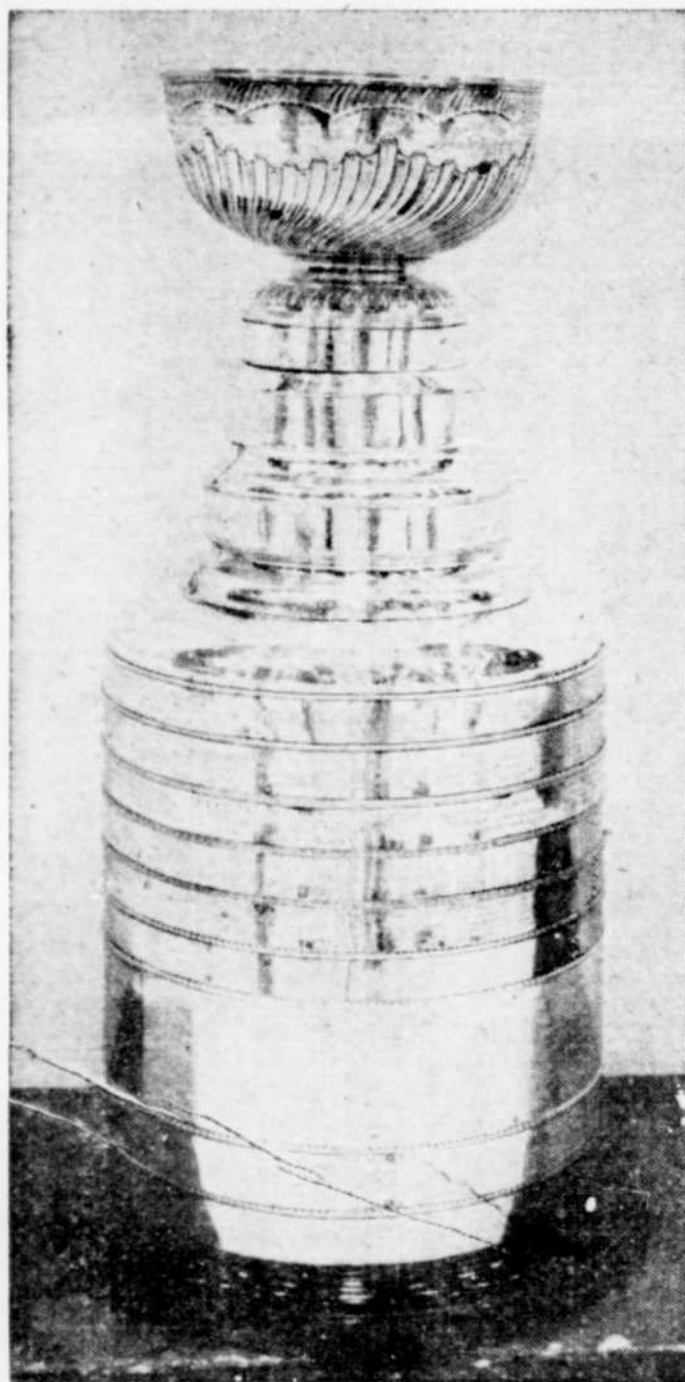
Un événement mérite d'être mentionné en 1928 alors que Lester Patrick, instructeur-gérant, âgé de 44 ans, prit la place de son gardien de buts Lorne Chabot au milieu de la seconde période. Il fut déjoué une fois alors que Stewart saisit le retour de Hoolley Smith, pour compter.

Les Canadiens remportèrent la coupe par la suite en 1930, 31, 44, 46, 53, 56 et 57. S'ils l'emportent cette année ils égaliseront le record de trois gains consécutifs.

Les Maple Leafs connurent leurs beaux jours de 1945 à 1951, remportant la coupe à 5 reprises en 6 ans, soit en 1945, 47, 48, 49 et 51. Ils l'avaient déjà remportée en 1932 et 42.

Les Red Wings de Detroit l'emportèrent en 1936, 37, 43, 50, 54 et 55. En 1935 les Maroons de Montréal remportaient la coupe pour la dernière fois dans leur histoire. Les Black Hawks de Chicago ne devaient plus triompher dans les séries après 1938.

Les Rangers de New York triomphaient en 1940 pour la dernière fois, dans les dernières 17 années. Après avoir remporté la coupe en 1929, les Bruins de Boston s'en emparèrent de nouveau en 1939 et 41.



La coupe Stanley, emblème de la suprématie mondiale au hockey